

LE LITTÉRAIRE

ISSN 1420-0499

ÉDITORIAL

Une culture sans culture

Comme source d'information, le Net tend à remplacer le livre. En effet, les maîtres de nos écoles hautes, moyennes et basses constatent que pour rédiger leurs travaux, les élèves pompent leurs informations sur le Net plutôt que dans les livres. Les bibliothèques de nos écoles sont également moins visitées. Cela n'enlève rien au mérite du livre puisqu'il est le principal fournisseur d'informations au Net, mais ce raccourci pose quelques problèmes. En effet, il diminue le nombre de livres vendus et, plus grave, il diminue le nombre de livres lus par les élèves. On assiste donc à une mutation du savoir. Les connaissances pratiques remplacent le savoir en profondeur et l'érudition.

Il n'y a pas que cette culture que l'on acquiert chaque jour qui est remise en cause. Ce serait oublier qu'au nom de la démocratie les médias demandent régulièrement l'avis à la population sur mille et un problèmes de société. Et la loi de l'audimat prévaut sur la compétence. Il faudrait avoir la sagesse d'éviter certains effets pervers de la démocratie. Prenons l'exemple de l'Affaire d'Outreau où l'on fustige à juste titre le juge Fabrice Burgaud qui a condamné des innocents. Mais si on avait sondé le bon peuple avant le Jugement, il aurait réclamé la sentence extrême contre les inculpés. Dans des affaires judiciaires graves, on ne demande plus l'avis à un érudit, mais on mesure l'indignation populaire avant de prononcer un jugement. Peut-être qu'il en a toujours été ainsi, mais cette propension à la simplification n'a jamais été si forte.

Que se passerait-il si le Christ revenait sur terre, et plus précisément en Suisse ? On pourrait le punir pour usage illégal de la médecine. Le clergé le maudirait. Et Blocher et ses sbires renverraient ce circoncis en Palestine par le premier avion sous les applaudissements de la populace. On imagine l'effervescence des photographes à l'aéroport et les éditos indignés de certains rédacteurs en chef.

Bref, tout cela pour constater que rien n'a changé. Pourtant on peut changer. On peut acquérir cette culture qui permettra de voir le monde avec une certaine hauteur de vue. Certes, il faut en ressentir le besoin, mais ce besoin peut être inculqué par l'habitude de la lecture. Cela démontre que la qualité de notre vie dépend de notre rapport au livre. La vie est un livre à écrire et nous sommes à son service. Tandis que le Net est à notre service.

Michel Moret

Daniel Maggetti

Les Créatures du Bon Dieu



On connaît Daniel Maggetti par son travail aux revues *Ecriture* et *Feux croisés*. Les lecteurs de l'Aire ont déjà découvert avec plaisir un recueil de nouvelles, *La Mort, les anges, la poussière* il y a déjà plus de dix ans, et apprécié un premier roman, *Chambre 112*, salué par le Prix Dentan en 1997. Faisant suite à ce récit interrogeant les liens d'un père, paysan au dénouement de sa vie, avec son fils devenu intellectuel, l'auteur revient aujourd'hui avec un deuxième roman, *Les Créatures du Bon Dieu*. Ce dernier explore une autre relation de l'enfance de l'auteur, alors garçon de messe, avec deux personnages fascinants : don Rodrigo et Madame Ostenmeyer, libre penseuse bâloise, qui s'enticha à la fois du Tessin et du prêtre. Daniel Maggetti raconte l'histoire de la complicité fascinée de l'enfant avec ce « couple » qui n'a pas le droit d'exister, avec ce couple à la fois clandestin et notoire.

Les Créatures du Bon Dieu est le récit des souvenirs de l'auteur qui cherche à retracer une autre part de son « hérité », de ce qui a fait de lui l'homme qu'il est. Mais il s'agit tout autant d'une leçon d'un catéchisme divergent consommée près de l'un et de l'autre membre du couple défendu. L'écriture de Daniel Maggetti rend un délicat hommage à ces deux figures dont les enseignements furent plus fertiles que les leçons du collège dirigé par des ecclésiastiques obtus.

Les Créatures du Bon Dieu de Daniel Maggetti est un beau livre tout à la fois drôle et profond. Car, sous le portrait affectueux de deux êtres antithétiques et, l'un avec l'autre, syncrétiques, se cache la source ou plutôt la trace d'une vérité que l'auteur en grandissant au fil des pages s'appropriera pour toujours.

Marco Jalla

Portrait de Daniel Maggetti

S'il était un animal ? Un faucon sans le bec ni le capuchon, un paon sans la prétention. Plus sûrement un chat siamois, celui qui fait glisser le vase posé sur le piano. En lui, quelque chose d'ophidien aussi, qui reste insaisissable, pour mieux se protéger. S'il était un jardin ? Un jardin à la française. Oui, la première fois qu'il est apparu, sa tête plate, au cheveu noir et fourni, était un jardin de buis. S'il était un chapeau ? Le célèbre bonnet à oreilles tombantes de Jean-Jacques Rousseau. Une image subliminale ? Le magister et les baguettes. Une saison ? L'arrière-été. Un signe typographique ? Le circonflexe de la troisième personne du subjonctif, dont il use comme de fléchettes, avec une mondanité spontanée. Une urbanité, pour risquer un mot plus rare, consommée.

Chercheur aussi tenace que vorace, Monsieur Maggetti se retrouve souvent le plus jeune dans des conclaves de vieux sages. Davantage que son parcours universitaire sans faille, m'ont frappée sa façon de bouger dans l'espace, celle de tenir l'interlocuteur dans la laisse de son haleine, et la surprise de cette voix de tête, métallique, qui le rapproche, sinon de Truman Capote, de Stéphane Audeguy et de Pascal Quignard. On l'écoute, détrompé dans notre première hypothèse, à le voir père si attentionné, papa poule. On ne peut que l'écouter, ce chat siamois qui a, je crois, huit frères et sœurs et voici que sa voix se confond au triple grelot de la clochette, dans l'église tessinoise. Le Tessin dont il vient, bien plus austère et minéral que balnéaire. Son écriture manuscrite a d'ailleurs la nervosité d'une vallée pierreuse. Du corps, retenons les mains et les genoux bronzés, l'été, devant ce glacier où il posait, sous un ciel dur, à l'occasion d'une manifestation liée à la montagne, alors que nous restions les bras croisés à l'orée d'une forêt vert salade. Dans son dernier roman, il dit son antipathie des sports d'hiver. Mais là, c'était l'été. C'était une excursion en montagne. Ce bleu dur convenait à l'extrême intelligence, à la belle bête qui pourrait défiler pour Hugo Boss, au masque impérieux de celui qui sait composer son sac sans excédent, juste comme il faut. Tout comme ses histoires partent souvent d'un éblouissement, de la robe blanche de Mademoiselle Caroline Ruchet, du chignon blond de Madame Ostenmeyer, aussi bien que d'une chambre d'hôpital ou d'un quai de gare. Sans interruption inutile, les péripéties se déroulent en spirale, ajoutent aux choses qu'on sait les strates qu'on ne connaît pas, se chargent de nuances et se densifient, ajoutent de la vivacité inquiète, du raffinement au personnage en jachère, du conflit mijoté à basse température, de la pitié étrange, et nous voilà entraînés dans le mouvement qui emporte ses personnages, et les lieux, et les choses familières qui l'entourent et l'encoignent.

Corinne Desarzens

UNE AIRE D'INFORMATION

Association des Amis de l'Aire**Le LittérAire**

est un lien entre les écrivains, les lecteurs et les Éditions de l'Aire.

Le LittérAire

est ouvert à la réflexion sur la production littéraire en général.

Le LittérAire

est le porte-voix de nos écrivains et de notre culture.

Le LittérAire

est diffusé gratuitement par le réseau des bonnes librairies et par le Salon du Livre de Genève.

Le LittérAire

est soutenu financièrement par l'Association des Amis de l'Aire.

Vous pouvez adhérer à l'Association des Amis de l'Aire, participer à la vie des Editions, rencontrer des auteurs, assister aux « Salons littéraires » et à diverses manifestations. Inscrivez-vous par e-mail ou par écrit.

Cotisation annuelle Fr. 40.–

Association des Amis de l'Aire, Les Bains de l'Alliaz, Ch 1807 Blonay.

hirjm@bluewin.ch ou cmean@psukhe.ch

Pour l'Association des Amis de l'Aire: Madeleine Hirtzel

Arts et Lettres, Vevey

vous propose

le mardi 8 mai à 20 h 30

à la Galerie Arts et Lettres, place du Marché à Vevey

Une conférence-débat

de Michel Moret

UNE AIRE DE LIBERTÉ**Dernière minute**

Le Prix Rambert 2007

a été décerné à

Marielle Stamm

pour son premier roman :

L'œil de Lucie

La lauréate dédicacera son livre

**le samedi 5 mai de 15 h à 16 h 30
au stand de l'Aire**

Impressum

Editeur responsable : Association des Amis de l'Aire – C.P. – 1807 Blonay
Photocomposition : Alain Girardet, Penthaz
Impression : Presses Centrales S.A., Lausanne
Comité de rédaction : Madeleine Hirtzel, Cyril Méan, Michel Moret

Pour vos commandes :

Tous les livres des Editions de l'Aire sont en vente dans les bonnes librairies. Vous pouvez aussi les acquérir auprès de l'éditeur :

C.P. 57, 1800 Vevey
Tél. 021 923 68 36 – Fax 021 923 68 23
Courriel : editionaire@bluewin.ch

Tzvetan Todorov

donnera une conférence publique

**le 13 juin 2007 à 18 h 30 à l'Université de Fribourg
(Suisse)**

IL A DIT ET IL REDIRA :

« Le lecteur ordinaire, qui continue de chercher dans les œuvres qu'il lit de quoi donner sens à sa vie, a raison contre les professeurs, critiques et écrivains qui lui disent que la littérature ne parle que d'elle-même ou qu'elle n'enseigne que le désespoir. S'il n'avait pas raison, la lecture serait condamnée à disparaître à brève échéance. » **

OU

« Une conception étriquée de la littérature, qui la coupe du monde dans lequel on vit, s'est imposée dans l'enseignement, dans la critique et même chez nombre d'écrivains. Le lecteur, lui, cherche dans les œuvres de quoi donner sens à son existence. Et c'est lui qui a raison. » **

L'écouter vaut le déplacement.

Renseignements aux Editions de l'Aire

** *La Littérature en péril*, Flammarion, Paris, 2007.

Salons littéraires

L'idée de solliciter des particuliers à ouvrir leur salon pour accueillir un ou une écrivain de Suisse romande est venue du constat que, les petites librairies fermant les unes après les autres, les auteurs romands sont facilement ignorés du public. Pas ou très peu de critiques de livres dans les journaux et ce n'est pas le rayon librairie des grandes surfaces qui va mettre en évidence les œuvres de nos auteurs. Pas même une table réservée pour la présentation de leurs publications. Qui achètera nos auteurs ? Ce ne sera sûrement pas la France et pourtant, sur nos étals, on lui réserve une place de choix. En passant, je jette une fleur à Madame Pillevuit qui tient librairie à Chexbres. Chez elle, tous les auteurs romands, mais aussi de Suisse allemande traduits en français sont représentés.

Alors qui parlera de nos écrivains ? NOUS, les gens d'ici. Les curieux, les sensibles à nos racines. Ceux qui ne sont pas bêlement « moutons ». Ceux qui ne sont pas bêtement snobs. Ceux qui ne cèdent pas au chant des prix littéraires gagnant-gagnant. Ceux qui attendent du samedi culturel du *Temps* autre chose que deux pleines pages sur Carla Bruni. Elle est belle, d'accord, et ses chansons ne sont pas si mauvaises, mais est-ce vraiment le bon endroit pour l'encenser ? Voilà pourquoi l'idée d'ouvrir salon, pas si originale puisque vieille de plusieurs siècles, s'est concrétisée cette année avec la volonté de présenter aussi Le LittérAire et d'inciter les lecteurs à devenir membres de l'Association des Amis de l'Aire, afin que le journal continue à être publié.

Depuis la rentrée littéraire 2006 et jusqu'à aujourd'hui, six rendez-vous avec des écrivains romands ont été agendés, dans des lieux différents, où l'hôtesse invite son cercle d'amis. Une invitation de type tupperware, mais qui n'enrichit pas un patron américain. Et nous comptons bien nous ouvrir davantage encore avec de nouveaux salons et des auteurs inconnus du public. A chaque rencontre, des découvertes où la magie des mots engendre des échanges pleins de complicité. Où littérature rime avec ouverture.

Un réseau commence à se tisser. On compte sur vous pour l'étoffer.

Françoise Rapin

**Signatures
des Editions de l'Aire
au Salon du Livre
de Genève**

Allée Flaubet N° 8

Mercredi 2 mai

De 14 h à 15 h 30 Didier Planche :
L'Affaire BCV

Jeudi 3 mai

De 14 h à 15 h 30 Olivier Chiacchiari :
La Mère et l'Enfant se portent bien

De 15 h 30 à 17 h 30 Pierre Béguin : *Jonathan 2002*

Jacques Roman :
Ensemble de l'œuvre

Vendredi 4 mai

De 13 h 30 à 15 h Blaise Hofmann :
Billet aller simple

De 15 h à 17 h Daniel Maggetti :
Les Créatures du Bon Dieu
Isabelle Guisan :
Le Tour du corps en 44 amants

De 17 h 15 à 19 h Maud Carrard : *Fête de famille*
Alain Bagnoud :
La Leçon de choses en un jour
Martine Chevalier : *Chemin Venel*

De 19 h à 21 h 30 Pierre-Yves Maillard :
Temps de luttes

François Cherix :
L'Île de la concorde

Jacques Roman :
Ensemble de l'œuvre

Samedi 5 mai

De 13 h 30 à 15 h Roland de Muralt :
Les Cahiers Mendel
Anne Rivier : *Ecrivain d'amour*

De 15 h à 16 h 30 Jean-Christophe Aeschlimann :
Ce présent qui revient

Marc-Antoine Kaeser :
*Un savant séducteur -
Louis Agassiz (1807-1873)*

Marielle Stamm :
L'Œil de Lucie – Prix Rambert

De 16 h 30 à 18 h 30 Raphaël Aubert :
La Bataille de San Romano

Raymond Durous et
Arnold Moillen : *Capitaine Gitan*

Dimanche 6 mai

De 13 h à 15 h Pierre Béguin : *Jonathan 2002*
Yvette Z'Graggen : *Eclats de vie*

De 15 h à 17 h Martine Chevalier : *Chemin Venel*

Marianne Claret :
La Parole amputée

Alain Bagnoud :
La Leçon de choses en un jour

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Le Verbe être et les secrets du Caramel de Corinne Desarzens

Digressions sur le poids des mots et des pensées



Desarzens, Corinne Desarzens, vous aimez ? Dans son dernier recueil, elle déclare deux fois, mais avec d'autres mots: *Ce n'est pas l'action qui te définit, mais les pensées qui t'habitent, à chaque instant*. Corinne D. peut être péremptoire. Ses phrases brèves le sont souvent. Péremptoires et très, très courtes, quatre syllabes parfois, c'est pour le rythme, la pulsation. J'aime. Ses raccourcis, ses juxtapositions déroutent. Un exemple ? *Elle est anglaise. Il pleut à verse* (pour introduire l'histoire des *Mousses*). Dans sa manière on ne dit pas: *Trop élégant*. On dit: *Élégant. Trop*. Elle est dans ce qu'elle écrit. Elle est dans l'instant. Si elle n'était pas si présente, attentive, curieuse, passionnée par l'instant même, elle ne pourrait pas vous le rendre si palpable et palpitant: une capsule de temps, une membrane. Elle enregistre les plus imperceptibles secousses, les moins visibles fêlures. « Pour qu'on soit bien assuré que la phrase est vivante, écrivait Ramuz, il faut d'abord qu'on ait senti battre chaque mot, comme l'artère, sous le doigt ». *Chaque minute est une spirale*

ajournée écrit Corinne Desarzens dans *Mon bon ami*, recueil paru en l'an 2000. On retrouve ici la même écriture en filigrane. Légère, mystérieuse, une pellicule de cristal capable de contenir dans sa transparence le flot des images. Leur force.

Elle peut même rendre justice aux instants ratés; c'est une réplique de Moreno dans un dialogue qui claqué – il est son alter-ego, on peut confondre leurs voix – Ils débusquent dans les livres les mêmes détails, jouant aux devinettes avec les défauts et défaits des écrivains qu'ils aiment; ceux qui tirent parti d'un naufrage en le magnifiant. Ratages ? Corinne D. répare en l'écrivant le désastre d'une visite encombrante, elle nous fait rire en se vengeant d'un fiasco qui ressemble aux nôtres.

Laisser infuser, conseille Corinne D. *De quoi dépend l'ampleur de ce qu'on regarde ? Pourquoi certains ne voient-ils qu'un champ gris, qu'un flanc de camion ? C'est aussi ma question. Je me demande depuis longtemps : comment fait-elle ? Pour dire en même temps le dehors et le dedans. Pour voir avec acuité, et, dans le même temps, être dans ce qu'elle ressent... puis lier le tout. Ça demande un alliage rare : la netteté et l'émotion à la fois. Elle dit aussi : L'écrivain n'extrait pas l'essence, il est seulement un filtre qui trie et choisit, enlève et concentre (Un jour, on l'entend s'exclamer: trop de mots ! à propos d'un discours un peu long). Trop de mots ! On ne pourra pas lui faire ce reproche. Elle condense.*

Elle tisse d'une main légère les mots des autres, virtuose des emprunts, des ajouts sans couture apparente. Dans *Par les yeux de Simon*, glissant avec grâce des italiques dans son propre texte, elle cite l'érudit passionné qui parle de Rubens aux gestes ovales et de Rembrandt, l'âpre explorateur de la matière. Elle montre Simon qui montre Rembrandt qui montre le monde. Vertige de la mise en abîme! Mais c'est elle qui me dicte une formule simple pour le dire: *Une boîte dans une boîte, dans une boîte.*

Je pense à certains visiteurs d'Outre-Atlantique qui posent mille questions et ne veulent entendre que les faits, les chiffres, le mesurable : profondeur du lac, combien de kilomètres à travers l'eau, entre ici et la France, combien d'habitants au village... et pourquoi pas l'âge du syndic ? Corinne D. s'intéresse au mesurable – elle sait qu'il existe treize mille espèces de mousses dans le monde et 870 en Suisse – mais pas seulement; elle nous apprend qu'un arbre moussu ne s'en portera que mieux; aussi, sa main touche la mousse: *c'est un cuir élastique, une jouissance, un mystère, une éternité verte...* La passion naît toujours d'une rencontre. Il faut croiser le chemin d'uneoureuse des mousses. Ou le livre d'un écrivain qui sait donner le vertige; *faire partager ce tremblement devant ce qui est.*

Cléa Kern

174 pages – Frs. 33.–

Chemin Venel de Martine Chevalier

Une enfance de guerre.

Grandir et s'affirmer entre deux départs d'une mère...

Nelly Aubry naît en 1907. Elle devient diva n'ayant pu imaginer une autre vocation. Surtout, elle n'avait pas eu la force de dire non. Non à la famille, non au lyrisme, non aux conventions. Elle donnera ses premiers récitals au Jardin anglais de Genève. Ombrelles, robes longues en lin clair, bijoux, belles paroles et redingotes. Là, elle inventera l'attitude, main sur le coeur. Gerbes de fleurs, applaudissements et bis repetita.

Tout aurait pu être parfait si de toutes ces envolées et de cet abandon aux caprices de diva n'était pas née une fille, conçue lors d'un séjour dans un palace de la Riviera. Le père sera vite relégué au rang de « phénomène » après avoir joyeusement entamé l'argent de la famille.

L'enfant, entre deux départs de sa mère, est abandonnée à son imagination et aux toutes-puissantes absences de ses grands-parents. La carrière de diva, elle, devait se poursuivre toujours ailleurs et loin. Il fallait, par le succès et les tournées, racheter la faute commise et accessoirement renflouer les finances.

Commencera alors cette magnifique complicité avec une pianiste excessive, passionnée et occasionnellement mariée à un médecin bulgare. Cette amitié et les tournées piano-chant les emmèneront loin. Très loin. Séries de concerts dans l'Allemagne renaissante et brune des années trente, puis dans quelques villes baroques de l'Europe de l'Est.

Puis, pendant la guerre, Nelly Aubry mettra son talent « à disposition » d'un projet patriotique suisse. Itinéraire dans un pays en sursis qui attend l'invasion. Avec une troupe de théâtre militaire, elle apportera son chant et la bonne parole aux diverses garnisons, tout en assumant également le rôle d'habilleuse ! Pendant ce temps, sa fille grandit et l'attend. L'attend et lui écrit des lettres ironiques sur le quotidien de l'époque.

Le destin emmènera ensuite Nelly Aubry et sa pianiste à Budapest où elles seront arrêtées par la Gestapo avant de rejoindre le petit camp de Rechlin. Heureux hasard, le commandant du lieu est un homme fin qui apprécie Schubert. S'ensuivra alors une complicité, aux confins du morbide et de l'amour, mais qui deviendra pour elle et pour lui une forme de rédemption. Tout en la croyant otage, sa fille continue à décrire ses petits soucis d'adolescente, en total décalage avec la réalité du moment.

Plus tard, le retour à la maison ne sera pas aussi joyeux qu'imaginé. Le monde a changé et le chant aussi. Ne restent que les souvenirs de ces moments aigus de musique partagés avec Werner Richter, un homme qui avait tout compris d'elle. Pour cette raison, Nelly Aubry ne se remettra jamais vraiment de son séjour là-bas.

...Quelques 10 ans plus tard, sous forme d'une rencontre flamboyante, Nelly Aubry retrouvera au Jardin anglais de Genève, l'homme qui aimait tant Schubert.

Réd

294 pages – Frs. 36.–



Le Tour du corps en 44 amants selon Isabelle Guisan

Par ce titre provoquant d'une voyageuse et exploratrice, Isabelle Guisan nous attire. Son livre vaut mieux que le titre, par sa quête d'une vérité que Laure la narratrice, blessée dès sa naissance sans doute, à la recherche de l'amour absolu, de Michel le prince charmant rarement entrevu, jamais vraiment rencontré, poursuit autour du monde. Pas de quête à la Henry Miller de Dieu au fond du con, ni même symétrique au bout de la queue, mais une évocation en demi-teintes en 186 instantanés, qui sonnent vrais, parfois crus parfois tendres. Non, on ne peut compter les quarante-quatre qui sont souvent plutôt des voleurs, voire des violeurs, que des amants, non, on n'est pas dans les *Mille et une Nuits*. La narratrice, Laure, plus voyeuse qu'exhibitionniste apprend, découvre son corps, aime qu'on la reconnaisse à travers lui, pratique mille thérapies nouvel âge et sans doute une autre plus classique, voyage beaucoup, essaie tout ou presque, brave souvent ses craintes et ses inhibitions, mais nous touche plus que par la variété de ses expériences par ce ton au bord du désespoir, sobre, à la troisième personne, distance non glacée mais certaine, rarement annulée par la danse ou le haschich, mais le lecteur n'y participe guère à ces allusions à des moments d'ivresse. Ce qui domine ce sont ces petites (ou grandes) souffrances et cette impression qu'on passe, que les voyages ne forment pas vraiment la jeunesse, que c'est de l'intérieur que vient une certaine résilience, réparation de la dureté d'un père, froid qui n'exprimait pas son amour, dureté qui induit des rencontres assez calamiteuses avec les hommes. Du courage, elle en a, la petite Laure, mais ici elle fait sans doute ses adieux à ses souffrances, à son passé douloureux en un rappel lancinant. Un jour peut-être, un livre jubilatoire ?

L'univers est assez onirique, la narration alerte, l'observation fine et la sensibilité à fleur de peau, l'écriture sobrement imagée, claire, suggestible et elliptique sur un sujet rebattu, pour qu'on puisse dire que c'est le premier livre proprement littéraire de l'auteur et qu'on le lit avec plaisir et intérêt.

Pyl

160 pages – Frs. 27.–



UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Chronique espagnole

Javier Cercas et Dulce Chacón ou la mémoire historique de la *transición*

La polarisation récente de la vie politique espagnole, plus exacerbée encore depuis les attentats de Madrid-Atocha en mars 2004, et radicalisée par la reprise des attentats de l'ETA en ce mois de janvier 2007, lui a fait perdre une qualité qu'Irene Zoe Alameda, écrivaine, déplore dans une récente édition de *El País*. Elle impute cette perte à la crise que traverse le consensus qui s'était réalisé autour de la *transición*, celle du franquisme vers la démocratie, consensus qui dure depuis trente ans et qui est qualifié de miraculeux partout dans le monde – sauf qu'il souffrirait aujourd'hui d'un lourd déficit de justice !

Voyant ce qui se passe en Irak, en Serbie ou au Chili, dont les dictateurs ont été traduits devant des juges, certains pensent que le passage de la dictature à la démocratie s'est fait sans l'indispensable rituel d'un *jugement*. Les démarches actuelles pour établir une « Loi pour la Récupération de la Mémoire Historique » tentent de prévenir tout règlement de comptes, puisqu'une bonne partie de la société espagnole actuelle est formée par les descendants des victimes de ceux qui furent les complices de la tyrannie. Les nouvelles générations ont ainsi grandi dans une société qui s'est bâtie voici trente ans sur l'*injustice* – celle d'avoir réinséré les collaborateurs du franquisme sans les avoir confrontés à l'ignominie de leurs actes et, par conséquent, à un éventuel jugement ou pardon de leurs victimes.

Le résultat de cette *transición* « exemplaire » est que beaucoup de jeunes ne comprennent tout simplement pas la passivité de leurs aînés. Comme si en échange de la cessation de toute terreur, ils avaient renoncé à demander des comptes à leurs bourreaux ! La moitié des Espagnols a ainsi obtenu l'impunité en échange de la peur de l'autre moitié. Peu à peu et avec la distance historique, beaucoup dénoncent le fait que la *transición* a consisté en cela : le dénouement injuste d'un abus atroce.

Et si les dirigeants du *Partido Popular* (parti de droite de l'ancien Premier ministre Aznar) clament que « cela appartient au passé ; arrêtez de le remuer », les jeunes, ayant grandi dans une société libre, pensent que cette amnistie fut la dernière supercherie des oppresseurs : en effet et paradoxalement, ce ne sont pas ces derniers qui furent amnistiés, mais bien ceux qu'ils opprimèrent ; par ailleurs, l'amnistie a induit l'oubli des crimes de la dictature, comme s'ils n'avaient pas existé. C'est ainsi que la *transición* a réussi, non pas parce que les franquistes auraient pardonné à leurs opposants, mais parce que ceux-ci leur ont permis *de facto* de se réinsérer sans qu'aucune question ne leur soit jamais posée. Afin que la réussite moralement coûteuse de cette transition, dès lors *incomplète*, ne se transforme en échec, il est urgent, disent les jeunes générations, de la faire pour ainsi dire culminer par un acte de justice – du moins intellectuellement, du moins historiquement.

Javier Cercas l'a compris dès 1996, avec la publication de son roman *Soldados de Salamina*. Sur les traces d'un poète fasciste, cofondateur de la *falange* et père d'un futur grand écrivain, Cercas suit sa fuite, en 1938, à travers monts et bois catalans, poursuivi par des républicains eux-mêmes aux abois ; un de leurs soldats le débusque – mais ne l'exécute point. Sánchez Mazas – c'est le nom du poète fasciste devenu entre-temps ministre de Franco – tentera de le retrouver, mais c'est l'écrivain Cercas lui-même qui le pistera vers la fin des années nonante, un bon demi-siècle après les événements, dans un EMS à Dijon où il réside sous le nom de Miralles. Mais : est-il vraiment ce soldat qui a renoncé à exécuter sommairement Mazas ?... Quoi qu'il en soit, il aura erré presque soixante ans en Europe et en Afrique, par guerres et trêves, exilé de sa république d'origine, pour lancer comme une ultime imprécation son « *mierda para la transición* » à un écrivain-enquêteur fasciné par la carrure humaine du vieillard ; car personne depuis la mort de Franco n'a daigné se souvenir de lui, jadis pourtant au service de l'armée *régulière* de la deuxième République espagnole. Tel est le coût de la paix transitionnelle. La paix ?...

Dulce Chacón, elle, use de sa voix d'écrivaine pour restituer celles des prisonnières dont l'engagement politique, l'amour ou les hasards de rencontre ont fait des martyrs. Dans son dernier roman, *La voz dormida* (2002), elle rapporte au présent les propos, les espoirs et refus de celles qui croupissaient dans la prison pour femmes de *Ventas*, à Madrid, dans les années quarante, et pour certaines, la continuation d'une lutte dont nous connaissons l'issue : la mort – ou l'exil. Dédié « à celles qui furent obligées de garder le silence », c'est un roman émouvant qui traverse les courages et les lâchetés d'une société entière, clivée dans ses haines, irréconciliable et figée pour longtemps. Les voix de ces femmes tentent d'harmoniser l'arrière-garde d'un mouvement qui lentement s'effrite, abandonné à lui-même tandis que l'Europe se déchire en une guerre mondiale.

C'est là de toute évidence une vaste entreprise de récupération historique, car en amont des deux romans – et il y en a d'autres ! –, c'est tout un travail de documentation qui fonde des fictions dont les moyens expressifs se tiennent dans les limites d'une étonnante sobriété et économie de moyens. Comme si l'écrivain n'était qu'un relais, au travers duquel enfin *naissent* ces voix et ces existences qui n'ont jamais auparavant eu le droit de s'exprimer. Et elles sonnent justes.

Jean-Raymond Tschumi, janvier 2007

Éclats de vie

d'Yvette Z'Graggen



Avant-propos

Vingt-cinq perles au collier d'une vie ... vingt-cinq petits récits accrochés au fil du temps, fragments ressuscités par la mémoire, qui éclairent le passé lointain et proche et résonnent en écho à toute l'œuvre d'Yvette Z'Graggen. Livre dernier, dit-elle, mais qui n'a rien de testamentaire ni de nostalgique, car il s'ouvre magnifiquement sur les autres et sur l'avenir.

Avant d'évoquer la petite fille lointaine et timide qui, face au pouvoir ravageur des mots, décide qu'elle va « écrire au lieu de parler », la romancière rappelle en vrac quelques événements de cette « préhistoire » de l'entre-deux-guerres : la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, la fusillade de 1932 à Genève, l'ascension d'Hitler au pouvoir et l'invasion de l'Abyssinie, entre autres. Des souvenirs de la vie privée ressusciteront pour ses contemporains des images oubliées, telles les « mains blanches et crevassées qui semblent avoir été bouillies avec le linge » de la femme de lessive ou « la pièce de vingt centimes enveloppée dans du papier de soie jetée à l'accordéoniste qui joue dans la cour, le dimanche matin ». Tout au contraire de la recherche d'un effet de pittoresque ou d'une tentative de mise en perspective sociologique, cette énumération témoigne simplement de l'effervescence du monde dans lequel a baigné sa jeunesse.

Chaque « éclat » est une petite histoire en soi, inscrite dans une chronologie qui permet au lecteur de suivre la narratrice, de l'enfance à la vieillesse, dans sa découverte du monde, avec pour fil rouge ce pouvoir d'empathie qui caractérise Yvette Z'Graggen. Ce parcours d'une vie est en même temps comme une synthèse des grands thèmes de l'œuvre : la séparation, l'incompréhension, la solitude, mais en même temps la participation, la communion, l'échange, le partage. Quelques souvenirs heureux, beaucoup de douloureux. La mémoire n'embellit pas, les questions subsistent : « Pourquoi était-ce si difficile de trouver les mots ? », se demande-t-elle à propos de son père, en écho, toujours, à *Changer l'oubli*. Les images de l'Europe dévastée traversée à l'occasion des missions accomplies au service de la Croix Rouge, évoquées dans *Un Temps de colère et d'amour*, sont ravivées par celles que débite la télévision. Venise, l'Espagne, le Tessin, l'Italie : ces lieux, déjà présents dans les récits autobiographiques ou dans les romans, se retrouvent dans le décor à peine esquissé d'un souvenir resté encore en dehors des livres. L'emploi du passé dans la narration ne signifie pas la mise à distance dans le temps au détriment de la proximité affective, même si celle-ci est plus intense dans les récits au présent. L'emploi de la troisième personne, s'il renforce l'impression d'une image lointaine, ne diminue en rien non plus le pouvoir d'émotion. Mais les textes à la première personne, en particulier les derniers témoignages sur les difficultés de l'âge, touchent au plus profond par la transparence lumineuse de l'écriture.

Il faut lire ces récits d'une traite : plus qu'un itinéraire, ils tracent le portrait d'une femme généreuse, fraternelle, lucide, qui cherche inlassablement à éclairer les zones d'ombre, sans amertume ni complaisance. Ce retour en arrière sur une longue vie s'ouvre avec reconnaissance sur les autres, celles et ceux dont l'aide est devenue indispensable. La main de la petite fille farouche s'appuie désormais sur le bras du petit-fils, dont la vie à son tour va écrire l'histoire. Merci, Yvette Z'Graggen, pour ce « cœur africain ».

Françoise Fornerod

125 pages – Frs. 25.–

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Fête de famille

de Maud Carrard



Nous avons tous un jardin secret, tel aurait pu être le titre du livre de cette comédie de mœurs contemporaine qui nous plonge dans le quotidien d'une famille anglo-saxonne néo-bourgeoise, branchée et oiseuse. Les personnages parfois tendres et honnêtes, parfois cruels et lâches sont dépeints d'une façon crue et réelle. L'humour d'observation est décapant. Cette société dans laquelle mensonges et secrets prennent le dessus sur les convenances bourgeoises est finement décrite. La vision de Fauteur n'est ni simpliste ni manichéenne ; bien au contraire, elle nous dresse un portrait d'ensemble cru d'une société confite dans ses habitudes. Sans métaphores ni conventions littéraires, Maud Carrard nous livre un récit et des personnages vrais. Tout commence par une banale soirée de Noël, mais très vite Maud Carrard nous invite à être les témoins privilégiés d'un huis clos que vient perturber un petit incident révélant la cruelle réalité des vrais rapports familiaux. Maud Carrard appartient à cette génération d'auteurs qui écrivent avec des images et dès le début elle nous fait pénétrer dans son univers, qui n'est pas sans rappeler celui du cinéma intimiste anglo-saxon, un peu à la manière d'un réalisateur de films. Le casting est parfait, mais les apparences sont trompeuses, méfiez-vous !

Maud Carrard est née en 1971 à Lausanne. Elevée dans une famille aux origines multiples qui l'initie à l'art, la lecture et les voyages, elle est très tôt baignée dans un univers aux influences internationales et se passionne rapidement pour le cinéma et la littérature intimiste anglo-saxonne. Pendant ses études d'économie, elle crée avec une amie une petite entreprise d'organisation d'événements qu'elle co-dirige encore actuellement. Elle effectue aussi plusieurs stages aux Etats-Unis dans les domaines du sport et de la télévision et reste fascinée par cette société aux contradictions extrêmes. Fête de Famille est son premier roman.

200 pages – Frs. 33.–

Billet aller-simple

de Blaise Hofmann

**Renouveler le récit de voyage**

En introduction à la préface de Billet aller-simple, Jean-François Guennoc relève les risques que prend le jeune auteur de récit de voyage à faire entendre sa voix dans le monde des lettres suisses romandes, sachant que l'ont précédé des « aînés glorieux » qui ont pour nom Cingria, Cendrars, Maillart, Bouvier ou Lovay. Son analyse, pourtant, nous montre que ce genre peut jouir d'un ingénieux renouveau.

« [...] Le premier livre de Blaise Hofmann, Billet aller-simple, [...] réussit pourtant à dépasser l'hommage dithyrambique et compassé et à faire entendre son propre chant, ses propres pistes.

» De manière significative le livre propose peu de citations, et celles retenues témoignent davantage d'un jeu sur les écarts de voix que de la recherche d'une autorité tutoriale. [...]

» Deux choix stylistiques illustrent notamment cette recherche formelle, cette transformation du voyageur en écrivain : l'adoption de la seconde personne du singulier et l'art de la liste.

» L'emploi du tutoiement, s'il peut faire craindre une prose plus soucieuse de prodigalité que de discernement dans le choix de ses effets, dépasse l'artifice du premier livre. Rien de systématique et de gratuit dans cette adresse. Rien de démagogique non plus. Le tutoiement fonctionne au contraire à la manière d'un aiguillon [...]. Et puis l'auteur ne s'épargne pas étant la cible principale de cette injonction critique. C'est là l'ingénieux renouveau d'une formule qui dans l'histoire du genre était plutôt liée à l'idée rimbaldienne du dédoublement, traduisant la perte d'identité procurée par le voyage, puissant vecteur d'altérité. Avec Blaise Hofmann le « tu » a une fonction plus dramatique que lyrique. [...]

» Cette reprise en forme de variation sur une formule stylistique déjà connue est aussi démontrée dans l'art de la liste. Le chapitre « chinoises » la déploie de manière étonnante, constituant par sa longueur un véritable morceau de bravoure, et par son rythme rapide une mélodie moderne, à la manière d'un solo de musique entêtée et tonitruant : un inventaire en accéléré de vies minuscules saisies dans leur musique quotidienne selon les accents de leur surgissement. [...] Le choix est toujours en décalage comme si la chose vue et évoquée était restée en suspens, en attente d'un sens ou d'une explication.

» C'est peut-être cette humeur subtile qui fait tout le carat de ce livre. L'un de ses principaux intérêts est, en effet, de n'être plus dupe des grands termes médiatiques du voyage comme l'altérité, le divers ou l'ouverture. [...] L'inégalité des situations entre le voyageur et celui qu'il rencontre est trop criante pour ne pas susciter le malaise et suggérer l'injustice. Le livre n'a rien de l'humanisme béat, et laisse percer un sentiment de culpabilité. Rien d'angélique non plus dans la description de la pauvreté, seulement le constat amer d'un monde qui continue de chuter. Rien donc qu'un certain durcissement du corps et de l'âme, que l'humeur vagabonde transfigurée par l'écriture réussit à toucher. »

Jean-François Guennoc¹

¹ Chercheur au Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (CRLV) et attaché d'enseignement et de recherche à l'Université de Paris IV Sorbonne, Jean-François Guennoc poursuit une thèse sur les relations de voyage de la seconde moitié du XX^e siècle.

240 pages – Frs. 15.–

La Peau des rêves

Alain Favarger



Ou comment être gourmand et raffiné, curieux et discret, érudit et avide, amusé et tendre, sensuel et élégant ? Il y a dans ce texte cette alchimie miraculeuse. Après *Corps d'encre* (2001) et *La Vie multipliée* (2005), *La Peau des rêves* achève une trilogie à la fois personnelle et pourtant « partagée ». A chaque chapitre correspond une expérience, une affinité, un voyage, une exposition, un tableau, un film, un retentissement intime en somme que l'auteur livre dans un style raffiné, élégant dont l'apparente légèreté cache une volupté renouvelée et une tendresse assumée pour chacun de ces délicats portraits. L'inventaire du chemin d'un homme curieux et passionné, qui puise l'écriture à la source de ses émotions sans jamais se départir d'une subtile distinction. *La Peau des rêves*, ce sont les récits de rencontres entre des textes, des œuvres d'art, des photographies, des films, bref de tout ce qui entre avec subtilité chez un être humain, qui s'y installe et qui y suit un chemin invisible. Pour finir par affleurer sous la peau ? *La Peau des rêves* est un livre magique qui nous dit : gardons les yeux, les oreilles, l'esprit et le cœur ouverts, pour que la peau rêve.

Marc Jehouda

160 pages – Frs. 27.–

A propos de Neiges
d'Hughes Richard

La préface que consacre Rose-Marie Pagnard au recueil de nouvelles d'Hughes Richard, *Neiges*, introduit le lecteur avec sensibilité dans ce monde à la fois âpre et tendre des hivers jurassiens. L'analyse proposée des qualités littéraires de l'auteur permettra de ne rien perdre de la trulence du texte et d'être attentif aux échos qui se répercutent d'un récit à l'autre, comme assourdis par l'omniprésence de la neige et aiguisés par la rigueur des frimas.

« Tel homme, sa vie durant, reste enraciné dans la terre natale tandis que son esprit absorbe et transforme ce qui se passe en dehors de lui, ailleurs, de l'autre côté de la rue ou de la planète, dans un rendez-vous créateur. Lui sont conviés la mémoire, le don d'observer et de peindre la réalité, l'humour, la tendresse, l'esprit critique et l'amour de la langue.

» Hughes Richard, poète et prosateur, incarne cet homme. Et voici que le présent recueil s'ouvre précisément sur un rendez-vous, *Le rendez-vous de la Toussaint* [...], celui que l'auteur honore avec fidélité, celui de l'homme avec sa terre natale et son enfance, les pôles magnétiques de son œuvre. La saison choisie, celle de la Toussaint, donne tout naturellement leur place aux êtres disparus, aux projets abandonnés, au souvenir d'un désir de mort éprouvé dans l'adolescence au-dessus d'« un vertigineux précipice » et qui lui fait se demander, adulte : « Quel nom a la force qui nous retient à ces moments-là ? »

» Mais c'est le présent qui maîtrise et colore ce rendez-vous. Avec quel élan sensuel, jubilatoire, l'écrivain, ce « visiteur du soir » (car la nuit tombe et la pleine lune se lève, car aussi le crépuscule de la vie se doit d'être regardé en face !), avec quelle ivresse il fête son arrivée au bord du lac, avant d'entamer la montée vers le Haut-Plateau ! Les majuscules, les interjections, les anaphores, ces marques du langage de la poésie plus que de la prose, confèrent à ce court récit une sorte de fulgurance magique au sommet de laquelle, ébloui par la joie du retour, le voyageur parle de « décharges émotionnelles » crépitant dans les entrailles du train, d'une main qui s'échappe d'un hangar et se déploie telle une mouette « par-dessus les vaguelettes » du lac...

» Il n'est pas inutile de s'attarder sur ce premier texte de *Neiges*, car toute la sensibilité et les particularités du style ainsi que des thèmes d'Hughes Richard y apparaissent et valent aussi bien pour les textes suivants du recueil. On notera le naturel et l'élégance avec lesquels l'écrivain passe de l'observation du monde réel (gens, comportements, objets) à la méditation et aux interrogations sur soi, sur l'œuvre accomplie ou abandonnée dans un tiroir. [...]

» Ces ruptures – ou ce qui paraîtrait en être – ne participent pas seulement du jeu des tonalités variées de chaque texte, elles font aussi miroir, chez cet écrivain, au passage du temps. [...] Parce que l'écrivain sait que dans les profondes étables, dans les ombres de la chambre enfouie dans l'hiver, dans les batailles enfantines de boules de neige, dans l'image des choux monstrueux et bienfaisants, dans une chansonnette volant autour de sa mère, dans tous ces souvenirs cent fois repeints, se jouait déjà sa vie d'adulte, avec ses incertitudes, ses choix, sa liberté de créateur à reconquérir chaque jour. Oui, pour Hughes Richard, l'enfance reste une inspiratrice puissante, ses rémanences ont déposé les étoiles clouées au ciel de son œuvre, à côté d'autres, appelés amis de cœur et d'esprit, le poète Francis Giauque, Blaise Cendrars dont il est un des plus éminents spécialistes. [...]

Rose-Marie Pagnard
Août 2006

270 pages – Frs. 15.–

Les voyages
du capitaine
Moillen

Peut-être en faut-il chercher la raison dans un rêve d'enfance, la douleur d'une absence, un air de chanson, le swing d'une guitare. Le capitaine Moillen a toujours voyagé entre sédentarité et nomadisme. Un de ses lointains parents a-t-il cheminé du Rajasthan jusqu'en terre vaudoise ? En examinant attentivement la photo de ce grand gaillard, il est pourtant bien chez nous. L'homme est impressionnant. Par la carrure, certes, mais aussi par l'assurance tranquille et souriante qui se dégage de son visage. Il en fallut de l'aménité pour agir sur le terrain piégeux des incompréhensions, des idées toutes faites, des préjugés. D'où naissent les peurs et les rancunes tenaces. Et les occasions ne manquent pas. Car les Tziganes effraient. Ils viennent de nulle part pour aller je ne sais où. La caravane est leur mode de déplacement, leurs puissantes voitures provoquent, leurs larcins les dénoncent à la vindicte. « Chaque arbre fruitier se résigne, dit le poète, quand de très loin ils lui font signe... » Et pas seulement les arbres...

Les gens du voyage obéissent à leur origine, leur culture, leur goût de la liberté. Ils traversent sans vergogne des terres où les valeurs d'enracinement sont essentielles. Il en faut donc du tact et de la patience pour créer le dialogue entre un syndicat et un patriarche, chacun installé dans son bon droit et dans sa logique.

D'où le capitaine Moillen tire-t-il donc cette ouverture et ce don de soi ? Il aurait pu vivre une carrière tranquille ; il préféra toujours être dans les carrefours boueux et les chicanes d'escalade. Surtout, il comprit très vite que l'apaisement viendrait d'une meilleure connaissance de l'autre et d'une forme de respect. Il sut gagner la confiance de ces passants d'un soir ou d'une semaine au regard noir et au langage étrange. Il les aima comme il aime ses compatriotes. Il fit son métier avec passion. Avec cette curiosité également qui ouvre le cœur et l'esprit de tolérance.

Mais parfois je crois, paradoxalement, qu'il fallut bien du courage au capitaine pour ne pas jeter son képi par-dessus les moulins et prendre place dans la caravane qui reprenait la route. Parce que, lui aussi, est un homme profondément libre, parce que sa vie n'a probablement pas été plus facile que celle de ces personnages qui poursuivent des nuages. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises dans le cadre de l'émission de la télévision Suisse Romande « Zig Zag Café ». Il avait toujours fière allure. Mais je l'imaginai, à chaque fois, s'asseyant en uniforme autour d'un feu de bois et écoutant les récits des uns et des autres. Parce que vous le verrez dans le récit qui va suivre, l'homme d'action est très discret sur l'ampleur de son rôle et l'absolue nécessité de sa médiation.

Et parce qu'ils ont de la mémoire, les gens du voyage ont dû emporter avec eux un peu de l'esprit de ce policier qui savait qu'au-delà des voleurs de pommes et parfois de biens, il y avait des parcoureurs de monde, des crapahuteurs de la planète en quête d'étoiles et de souffle. Je ne sais pas si notre héros joue de la guitare. Je l'imagine pourtant fredonner aujourd'hui : « Mon pote le gitan un jour est parti, et Dieu seul sait où ; il trimballa sa vie, mais il m'a laissé un coin de sa roulotte, et dans ma petite tête il y a du rêve qui galope... »

Chapeau bas Capitaine. Et bravo !

Jean-Philippe Rapp

132 pages – Frs. 25.–

UNE AIRE D'INFORMATION

Graham Greene et la Suisse

Extrait tiré de l'étude de Pierre Smolik consacrée à Graham Greene et la Suisse, éditions Zanetdita, Corseaux 2005

Parmi les personnalités étrangères qui ont choisi, même temporairement, la Riviera vaudoise comme port d'attache, l'une nous frappe singulièrement : l'écrivain britannique Graham Greene (2 octobre 1904 Berkhamsted - 3 avril 1991 Vevey). Comment cet auteur cosmopolite, aventurier en diable, journaliste reporter témoin des grands conflits mondiaux de son époque, a-t-il pu s'échouer sur les douces rives du Léman ?

En effet, notre pays ne fut guère l'objet de ses préoccupations. A notre connaissance, d'ailleurs, Greene n'a jamais écrit spécifiquement sur la Suisse. « Un peuple heureux n'a pas d'histoire », affirme le dicton. Comment le romancier leur aurait-il consacré des lignes particulières, lui qui avait avoué : « Tout ce qui bouge m'intéresse. C'est valable pour les individus comme pour les pays (...) J'aime à me trouver là où il est possible qu'un vrai changement se produise, un bouleversement fondamental comme à Cuba ou au Chili avant la chute d'Allende »¹ ? La Suisse, dont il appréciait cependant le régime démocratique, ne pouvait que peu l'interpeller ; il en aurait peut-être été différemment aujourd'hui avec l'affaire occasionnée par les fonds juifs en déshérence dans les banques helvétiques, puisqu'elle touche un thème cher à l'écrivain, la justice sociale : « Se battre contre l'injustice demeure pour moi le seul précepte inamovible... »² C'est même à tort que d'aucuns lui attribuent la fameuse phrase prononcée par le personnage de Harry Lime dans le film *Le Troisième Homme*³ de Carol Reed et dont Greene avait écrit le scénario : « L'Italie, sous les Borgia, a connu trente ans de terreur. Mais ça a donné Michel-Ange, Vinci, la Renaissance... La Suisse a eu 500 ans de fraternité, de démocratie, de paix... Ça a donné quoi ? ... Le coucou ! » Cette affirmation hardie est due en réalité à celui qui la prononça à l'écran, un certain Orson Welles... Ignorait-il que la pendule à coucou n'est en fait pas une invention suisse puisqu'elle tire son origine de la Forêt Noire ? Soit dit en passant, le célèbre acteur et réalisateur américain était un hôte régulier du Lausanne Palace lors de ses séjours helvétiques...

Un roman situé en Suisse

Encore faut-il apporter une nuance importante à cette constatation première, ce qui nous permet d'ouvrir une parenthèse qui touche directement notre étude : la Suisse offrit à Greene, si ce n'est un thème, du moins un cadre littéraire pour son roman *Docteur Fischer de Genève*. Dans un entretien accordé à Marie-Françoise Allain⁴, à la question « Etes-vous capable, justement, de travailler sans « décor » ou sans exotisme ? », il répond : « Je pense que oui. Existe-t-il un pays moins susceptible de provoquer l'inspiration que la Suisse, choisie pour cadre de mon dernier livre ? On aurait tort de penser que mes romans se passent toujours dans des endroits impossibles... »

L'histoire de ce roman relativement court raconte un épisode de la vie d'un certain Jones, traducteur anglais de 35 ans auprès du siège Nestlé : « ... j'occupais les fonctions de traducteur-rédacteur dans l'énorme immeuble de verre de la chocolaterie de Vevey »⁵, décrit le narrateur. Il fait la connaissance dans un café de Vevey d'une jeune femme, Anna-Luise. Epris d'elle, il demande sa main à son père, le richissime Docteur Fischer, mais celui-ci s'en désintéresse complètement. A plusieurs reprises, Jones rencontre l'entourage du docteur, un groupe d'amis au nom évocateur de *Crapauds*, prêts à tout pour bénéficier des largesses du Dr Fischer, attirés par sa fortune et les faveurs qu'il prodigue. Le mariage civil entre Jones et Anna-Luise a lieu à l'Hôtel de Ville de Vevey⁶. Le couple mène une vie tranquille, dans un bonheur mutuel remarquable. Quelques années plus tard, Anna-Luise perd la vie à la suite d'un tragique accident sur les champs de ski des Paccots. On l'enterre au cimetière de Saint-Martin⁷. Inconsolable, Jones recherche la mort. Il se rend un soir à l'étrange invitation de son beau-père, près de Genève. Le docteur, pour mesurer la cupidité de ses invités, a placé une bombe dans un des diabolos qui remplissent une vasque. Les autres contiennent des chèques au montant faramineux. Chaque convive a la possibilité d'en ouvrir un à tour de rôle, au risque bien sûr de perdre la vie, à la manière d'une roulette russe. Tous finissent par jouer ce jeu qui se termine tragiquement. Prêt à se suicider – quel sens y a-t-il à survivre depuis la disparition de sa femme ? – Jones se voit privé d'une mort qu'il a pourtant recherchée.

Ce roman contient nombre de références à la Suisse, mais sans qu'elles soient approfondies par l'auteur. Elles restent, pour ainsi dire, à la surface. Il est cependant intéressant de noter qu'est entrevue, d'une certaine manière, la fin de Greene lui-même puisqu'il mourra dans un hôpital veveysan, comme dans le roman⁸. Rien d'étonnant à cela, diront les connaisseurs de Greene, puisque le romancier était connu pour ses dons de prévoyance. A l'âge de sept ans, n'avait-il pas déjà rêvé d'un naufrage la nuit où coula le *Titanic* ?

Le roman forme en lui-même une boucle puisqu'il est inspiré d'un souvenir de la propre enfance de Greene, la roulette russe. A une question, fort révélatrice, que lui pose Marie-Françoise Allain⁹ : « Dans votre dernier roman, *Docteur Fischer de Genève*, vous réintroduisez de façon détournée et un peu perverse le jeu de la roulette russe [...] La fin est sanglante, bien que vous priviez dans un sursaut de cruauté votre narrateur de son propre suicide. Qu'est-ce qui vous a poussé à reparler de cette fascination pour le « cœur des ténèbres » ? Greene répond : « C'est venu naturellement, avec le récit. C'est un peu pervers, je l'admets, mais cela remonte quand même à la surface. » Marie-Françoise Allain : « Comme une nostalgie du passé ? » Greene : « Non, mais cette histoire ne me serait pas venue à l'esprit si cela n'avait pas fait partie de mon passé... Il est possible, puisque je travaillais à ce recueil de souvenirs et de reportages,

que ma mémoire m'ait aidé à constituer la trame de *Dr Fischer*. » Marie-Françoise Allain : « Une manière de vous débarrasser définitivement de ce passé-là... » Greene : « Je ne crois pas pouvoir jamais m'en débarrasser. Je ne souhaite pas particulièrement me débarrasser du passé – du moins pas de celui-là. » Marie-Françoise Allain : « Même pas de l'épisode terrible de la roulette russe ? » Greene : « Non, car je le trouve très intéressant. Je trouve très curieux le fait que même la roulette russe soit devenue ennuyeuse pour moi à l'époque. » Marie-Françoise Allain : « Vous ne ressentez aucune peur rétrospective ? » Greene : « Non... Je vous ai dit que je ne pourrais pas recommencer aujourd'hui. Et puis, je n'ai plus peur. C'est cela le véritable ennui ! »

L'ennui, aiguillon de l'action. Le narrateur évoque lui-même, à propos de son roman, le souvenir de la roulette russe qui lui permettait d'échapper au spleen de son enfance, perdu dans ses rêveries solitaires et qu'il devait ressentir beaucoup plus tard en Suisse après quelques jours de visite chez Caroline Bourget, sa fille, à Jongny. Il repartait alors pour de nouveaux champs de bataille. Et cette roulette russe, n'est-elle pas justement une manière de jouer avec la mort, de l'apprivoiser par anticipation, avant de la stigmatiser dans un roman qui se déroule dans une région, au bord du Léman, où elle le surprendra finalement ? Il est d'ailleurs révélateur de voir accentué, dans cet ouvrage, le rapprochement entre l'hôpital et la mort¹⁰. Au bord du Léman un homme d'action peut s'ennuyer... à mourir, à moins de vivre un moment de bonheur à la manière du narrateur Jones, écrivant complaisamment : « Rester au chaud dans un café suisse à observer les pentes blanches, en sachant que bientôt, celle qu'on aime va entrer, les joues en feu et les chaussures couvertes de neige, vêtue d'un chaud pullover à bande rouge. N'est-ce point le bonheur ? »¹¹

Les Noël... Greene aimait les passer à Jongny, pour retrouver sa fille et ses petits-enfants. De brefs séjours dans la tourmente de sa vie cosmopolite, un terrain neutre avant de regagner les points chauds du globe : Chili, Afrique du Sud, Irlande du Nord, Panama, Nicaragua, ... « Je garde un souvenir admiratif de ce grand homme qui, malgré un tempérament volontaire, a toujours su faire preuve d'une remarquable patience avec les deux enfants turbulents que nous étions, mon frère et moi »¹², écrit son petit-fils Jonathan A. Bourget. « Je me souviens des vacances de Noël, passées au coin du feu à écouter mon grand-père nous relater ses aventures au sein du FFI, ses faits d'armes au Nicaragua ou encore ses escapades nocturnes dans le Saïgon de l'Indochine. »

On mangeait à satiété et on jouait aux *crackers*, la papillote à pétard : un jeu traditionnel de Noël dans les familles britanniques, pratiqué aussi à l'occasion des anniversaires, qui se déroule entre deux partenaires. Il s'agit de tirer la plus longue partie d'un tube en carton recouvert de papier cadeau où est logé en son milieu une surprise, généralement un petit jouet ; au moment où le bâton se casse en tirant sur les deux bouts, un bruit sec se produit.

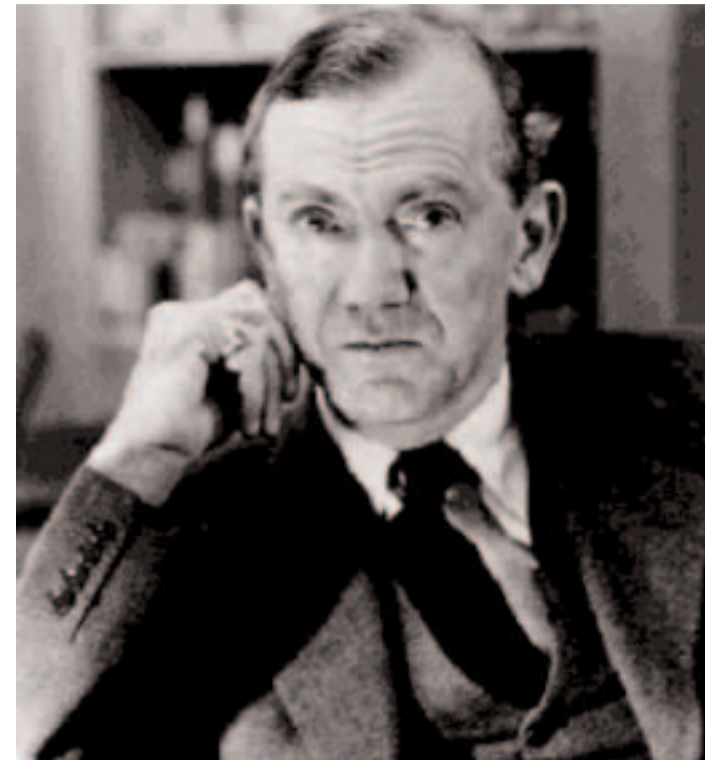
En s'amusant à ce jeu, Greene imagina un jour que des bijoux tenaient lieu de surprises et qu'une petite bombe se trouvait dans un des bâtonnets ! Cela revenait en somme à jouer à une sorte, précisément, de... roulette russe : sur quel participant exploserait la bombe ? Deux à trois semaines plus tard, Greene téléphona à sa fille pour lui demander s'il existait un docteur Fischer dans l'annuaire de Genève. Caroline Bourget comprit alors qu'un nouveau roman venait de naître. En effet, de cette idée inspirée du jeu des *crackers*¹³ mais modifiée par la suite lui vint, étonnement, l'idée du roman *Docteur Fischer de Genève*¹⁴, le seul de l'écrivain à être situé en Suisse...¹⁵

Cette oeuvre de divertissement se situe entre la nouvelle et le roman. On y décèle cette tendance au fantastique et à la fantaisie qui marquèrent ses premiers écrits de jeunesse. L'ouvrage éclaire le rapport de puissance entre les humains, un thème de prédilection de l'écrivain. Il porte d'ailleurs en épigraphe ces mots d'Herman Melville : « Celui qui a une fois régalez ses amis a éprouvé la sensation d'être César. » Cette affirmation du héros donne dès le début le ton et le sens du livre : « Je haïssais en lui [le docteur Fischer] l'orgueil, le mépris du monde entier, la cruauté ».

Greene estime qu'il a réussi dans ce livre « à rompre le fil directeur, à briser le motif – enfin jusqu'à un certain point »¹⁶ que l'on retrouve habituellement dans ses livres. Il avoue s'être mis, dans cet ouvrage « en vacances » avec lui-même, c'est-à-dire qu'il est parvenu à se détacher de ses personnages et de lui-même. Nul doute que le cadre helvétique a favorisé l'histoire du roman, notamment le penchant financier du Docteur Fischer : « Les relations d'affaires les plus étranges se nouent en Suisse : le petit Etat, neutre et inoffensif, voit se dérouler grand nombre d'opérations de blanchissage, politiques autant que financières. »¹⁷

Greene a dédié son livre à sa fille, « Caroline Bourget, chez qui me vient l'idée de cette histoire, au tour de la table de Noël, à Jongny ». Elle était dictée par les caractères des personnages qui faisaient évoluer l'action dans une certaine direction : selon sa fille, l'écrivain ne connaissait pas la fin de l'histoire avant de l'écrire ; en revanche, il « visualisait » d'emblée de manière très nette le cadre de l'action.

Quelques années après sa publication, en 1980, le roman fut l'objet du tournage d'un téléfilm en 1983 à Gland dans la maison du Prince Louis Bonaparte (la maison décrite dans le roman fut inspirée par celle d'une connaissance de Greene, directeur d'entreprise, située à Mies)¹⁸. L'acteur James Mason, établi à Corseaux, joua le rôle principal du *Docteur Fischer*, dont certains traits de caractère rappellent ceux d'un Suisse allemand. Alan Bates incarna Jones¹⁹. Greene se rendit en décembre sur le lieu de tournage²⁰. Il faisait particulièrement froid. De la neige artificielle avait été répandue sur la pelouse de la propriété princièrè. L'écrivain apprécia le résultat final, même s'il jugea la



caricature des *Crapauds*, personnages grotesques et cupides, un peu trop poussée. D'autres scènes furent tournées à l'hôtel Beau Rivage à Ouchy, à l'Hôtel de Ville de Vevey, aux Paccots et dans une maison de la région de Vevey. Par ailleurs, une autre scène du livre fut inspirée directement par l'hôpital du Samaritain à Vevey.

[Dans cette étude, que l'on peut obtenir directement auprès de l'éditeur, M. Edouard Zahnd, rue du Village 7, 1802 Corseaux, d'autres thèmes sont abordés, notamment : les contacts de Graham Greene avec la région de Vevey-Montreux, le déménagement à Corseaux, son dernier livre, un recueil de rêves ou l'autobiographie ainsi que les instants ultimes de l'écrivain, décédé à Vevey le 3 avril 1991]

Pierre Sundik

© Zanetdita, Corseaux, 2005.

¹ Graham GREENE, *L'autre et son double*, éd. Pierre Belfond, Paris, 1981, p. 142.

² Graham GREENE, *op. cit.*, p. 146.

³ *The Third Man (Le Troisième Homme)*, London Film Production, 1949, scénario original de Graham GREENE, réalisation Carol Reed, int. Joseph Cotten, Trevor Howard, Alida Valli, Orson Welles.

⁴ Graham GREENE, *op. cit.*, p. 84.

⁵ Graham GREENE, *Dr Fischer de Genève*, éd. Laffont pour la traduction française de Robert Louit, Paris, 1980. Le titre original en anglais est *Docteur Fischer of Geneva, or The Bomb Party*, Londres, Bodley Head, 1980.

⁶ La cérémonie est suivie d'un apéritif à l'Hôtel des Trois Couronnes. Jones, en s'adressant au témoin du mariage, un certain Monsieur Excoffier, incarné dans le téléfilm qui fut tourné plus tard par le chauffeur de taxi veveysan bien connu Gaston Jaccard : « Allons arroser ça », dit-il à Monsieur Excoffier – nous le lui devons bien, en échange de sa silencieuse obligeance – une bouteille de champagne nous attend aux Trois Couronnes » (Graham GREENE, *op. cit.*, p. 41).

⁷ Jones : « Je la fis ensevelir au cimetière de Saint-Martin, dans la terre de Gibraltar (chez les Suisses, l'Eglise anglicane dépend du diocèse de Gibraltar), parce qu'il fallait bien lui trouver une place. » (Graham GREENE, *op. cit.*, p. 135).

⁸ Dans le roman, Jones rend visite à Mr Steiner, disquaire et ancien ami de la mère de Anna-Luise : « Je le découvris à l'hôpital au-dessus de Vevey, où le patient et le visiteur anxieux sont accueillis par une pancarte qui leur indique la direction du Centre Funéraire. Plus haut, sur la colline, l'autoroute ne cesse de jouer une symphonie de béton. » (Graham GREENE, *op. cit.*, p. 98).

⁹ Graham GREENE, *L'autre et son double*, *op. cit.*, pp. 241-242.

¹⁰ Lorsque l'ambulance, emportant la malheureuse Anna-Luise, arrive à l'hôpital de Vevey, le narrateur Jones ne peut s'empêcher en effet de remarquer « ... cette même pancarte qui indiquait la direction du Centre funéraire, et que j'avais déjà vue des douzaines de fois, mais ce jour-là je réagis par une sourde colère, dirigée aussi contre la stupidité des responsables qui l'avaient placée tout exprès pour que quelqu'un dans ma situation puisse la lire. Ça n'a aucun rapport avec Anna-Luise et moi, pensai-je, absolument aucun rapport. Aujourd'hui, cette pancarte reste la seule chose dont j'aie lieu de me plaindre. Dès l'arrivée de l'ambulance, tout le monde fit preuve d'un grand sens de l'organisation. » (Graham GREENE, *op. cit.*, p. 129).

¹¹ Graham GREENE, *op. cit.*, p. 123.

¹² Lettre à l'auteur, le 10 mai 1998.

¹³ « Je crois que c'est quand l'amorce d'un des *crackers* fit une déflagration plus forte qu'à l'ordinaire que nos imaginations se mirent en branle. Nous spéculâmes alors sur la valeur du contenu et de là naquit le fil conducteur qui devait finalement aboutir à la parution du *Docteur Fischer de Genève* », précise même Jonathan A. Bourget, *ibidem*.

¹⁴ Voir plus haut, note 2.

¹⁵ Graham GREENE, *L'autre et son double*, *op. cit.*, pp. 241-242.

¹⁶ Graham GREENE, *L'autre et son double*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁷ Comme l'observe le narrateur Jones. Graham GREENE, *Dr Fischer de Genève*, p. 107.

¹⁸ Les scènes d'intérieur furent tournées dans un manoir en Angleterre.

¹⁹ Titre original : *Dr. Fischer of Geneva*, une production BBC TV en association avec *Counsoudated Productions*. Réalisation : Michael Lindsay-Hogg. Scénario et Producteur : Richard Broke. Musique : Trevor Jones. Avec James Mason (*Dr Fischer*), Alan Bates (*Jones*), Greta Scacchi (*Anna-Luise*), Clarissa Kaye (*Mrs. Montgomery*), Hugh Burden (*Divisionnaire Krueger*), David de Keyser (*Belmont*), Jacques Herlin (*Mr. Kips*), Cyril Cusack (*Steiner*), Barry Humphries (*Richard Deane*), Nicholas Le Prevost (*Albert*), et Simon Chandler (*Docteur*).

²⁰ Il était arrivé en Suisse cette année-là le 4 décembre.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Marie-Jeanne Urech



Née d'une paire de pattes d'éléphant en 1976.

Passé du crayon à la plume en 1982.
De la plume à l'ordinateur en 1991.

Écrit à présent avec ses doigts.

A ouvert plus d'une fois son parapluie sous le ciel londonien.

A battu la semelle rive gauche, puis rive droite.

A bravé le vent le long des Karl Marx Strasse.

Bientôt se mettra au Capuccino. Même si elle n'a pas la foi.

Tête partagée en deux parties égales : réalisation de documentaires et écriture...

Le Syndrome de la tête qui tombe

Il est neuf heures trente. Arthur Bellange pousse la porte d'acier de la Boîte, sa convocation en main.

Il est neuf heures quarante. Arthur Bellange reçoit son carton de bienvenue : un crayon, une règle millimétrée à trente, un paquet de feuilles de papier et des mouchoirs.

Il est neuf heures cinquante. Arthur Bellange échange son pardessus contre une blouse anthracite.

Il est dix heures. Arthur Bellange disparaît dans l'obscurité du sous-sol de la Boîte.

Arthur Bellange s'appelle désormais Blanchard.

Rien ne le distingue des milliers de petites têtes penchées sur l'ouvrage.

Rien et pourtant...

160 pages – Frs. 27.–

François Cherix
L'île de la concorde



Pourquoi le Conseil fédéral tient-il une réunion secrète à l'Hôtel du Gotthard ? Dans quelle impasse la Suisse se débat-elle ? Parviendra-t-elle à sauver les pratiques qui font sa raison d'être ? Ou bien va-t-elle devoir s'aligner sur les républiques qui l'entourent ? Quelle est cette fameuse « stratégie du renouveau » que le Président de la Confédération veut soumettre à ses collègues ? Permettra-t-elle de sauver la concorde qui a régné jusqu'alors au cœur des Alpes ?

Et quel rôle joue Fidel Castro dans cette affaire ? Quels liens la situation de Cuba peut-elle bien avoir avec celle de la Suisse ? Dans quelle direction va basculer le destin des Helvètes ? Et de quel Conseiller fédéral va dépendre la décision finale ?

Telles sont les interrogations qui animent cette petite fable, où la réflexion est d'autant plus sérieuse que tout y est joyeusement imaginaire.

Spécialisé dans la communication politique, François Cherix travaille depuis de nombreuses années sur la question européenne et sur la réforme du modèle suisse. Joignant l'action à l'analyse, membre du parti socialiste, il anime plusieurs associations contribuant à l'ouverture extérieure et intérieure de la société suisse.

88 pages – Frs. 25.–

Retour du Kosovo à Dalip, sa famille, ses amis d'ici et de là-bas

J'écoute leur musique, le même air en boucle où des voix déchirantes de nostalgie chantent le chant de la diaspora ; y défilent, comme une mélodie, les noms de leurs villes: Prizren et Gjakova que j'ai aimées ; Pristina qui n'est pas belle... mais c'est la capitale ; pour eux, c'est un symbole... et c'est un beau nom.

« Pourquoi voyages-tu ? m'avait-on demandé un jour, on ne comprend pas ce que tu cherches. » La question m'avait désarçonnée. J'ai tenté, sans succès, un embryon de réponse. Non. Je ne cherche ni l'évasion ni l'exercice salubre, ni à me perdre, ni à me trouver, ni même à rencontrer l'autre, mon prochain lointain.

Pourquoi je voyage alors ? Plus tard, loin du regard inquisiteur, je me suis interrogée. A peine quelques lambeaux de réponse. Brouillard. Fumée.

Avant de partir, jamais de guides ni de prospectus. Je ne prépare pas mon périple. Les descriptions m'ennuient, les images restent des images, belles et glacées. Ce n'est qu'au retour que tout se réchauffe. Alors je me repasse le film à l'envers, avec ferveur.

Mais pour ce court voyage de janvier, je savais où j'allais. Je retournais chez eux.

Et je mets la musique très très fort. Cette musique fièrement nostalgique, celle qui, là-bas, débordait de la voiture, enveloppant le paysage; rythme lancinant, éclat des clarinettes, rhapsodie qui va coudre pour moi tous ces morceaux de paysage épars, décousus : terres, champs, bois, villages ; et vignes ; avant la guerre, il se faisait là un très bon vin ; le savoir s'est perdu.

Quand je dis eux, je ne vois personne; juste des images simples, élémentaires, qui défilent avec les villes nommées : Prizren, découverte sous la pluie. Au-dessus de la rivière, le vieux quartier – monastère et mosquée – et les maisons brûlées à l'abandon : dans un coup d'œil, tout le Kosovo. Puis, Gjakova, ses étroites rues moyenâgeuses ; les maisons basses aux grands volets de bois, les boutiques sombres qui exposent dehors leur bric-à-brac de plastique, et la mercerie qui vend de somptueuses nappes de fil brodées par les veuves de guerre. Et Malisheve, Peja, Suharecka, tant de noms qui font rêver ceux de la diaspora.

Après les villes, il y a le village. Au bout d'un chemin de terre, une maison illuminée surgit au delà du grand portail, on dirait une maison de conte. Elle a été construite après la guerre ; l'ancienne, comme presque toutes celles du village, a été incendiée. C'est chez Dalip.

Il y a des petites filles qui vous aident à ôter vos bottes sur l'escalier, dehors, et vous tendent une paire de savates. Plus tard, après la chaleur de la grande chambre, l'odeur du feu de bois, le cérémonial du café, elles aideront à vous rechauffer dans le noir ; c'est la deuxième coupure quotidienne du courant ; Qamile apportera la grosse lampe à pétrole (pour la coupure du matin, Dalip met en route le générateur ; on boit le café dans ce ronflement de machine).

Il y a les femmes ; entre elles et vous les regards, intenses, les sourires et les gestes, l'unique langage possible. Mais j'oubliais le mot, sorte de sésame, un seul pour l'essentiel : mirë, qui veut dire bon ou bien. Pour varier, pour exprimer davantage, vous dites shumë mirë, (c'est très bon) quand elles quettent votre visage pour voir si vous aimez le café, les poivrons crus marinés, la pite qu'on mange avec les doigts. Elles vous servent comme on servirait une reine. A l'instant du départ, leurs mains glisseront sous votre manteau une petite chemise blanche comme on en trouve chez nous, même dentelle de coton : offrande furtive, geste à la fois intime et rituel qui étonne.

Il y a aussi, le long des routes, cet éternel jeune homme en noir qui va nul ne sait où, son petit sac de plastique blanc à la main, et dans les rues des villages, ces grappes de jeunes gens sans travail qui déambulent et attendent quoi ?

Enfin, il y a ce retour et j'écoute avec ferveur le chant de l'exil. Je suis revenue de voyage à l'instant même où, sans qu'ils n'aient leur mot à dire, se jouait en haut lieu leur futur. Comme eux, j'ai attendu, fébrile, le mot magique, celui qui leur rendrait le gouvernement de leur terre, la fière et maternelle Kosovo. Et comme eux, j'ai dû me contenter de cet à-peu-près : une « presque indépendance » fictive, prudente ! Indépendance serait un mot trop nu, dangereux. Il faut ménager la chèvre et le chou. Ne pas créer de précédent risqué pour les puissances du monde.

Il y a, dans les grottes de Gadimë, au milieu des stalagmites et stalagmites, un aigle immense sculpté goutte à goutte, au long des siècles, par la nature. Cet aigle noir, vous le croirez ou non, ressemble prodigieusement à celui de leur drapeau.

Le Palais de sucre et la prison de sel de Claude-Inga Barbey

Réédité dans l'Aire bleue

Préface de Pascal Rebetez

La dame dont vous allez lire l'impitoyable récit est ce qu'on nomme habituellement une humoriste, de celles qui entreprennent dans leur métier de dérider les spectateurs. Depuis des lustres, on l'entend à la radio – et voit sur scène et à la télévision – nous offrir le portrait d'individus terriblement vraisemblables, c'est-à-dire de femmes, mères de famille souvent, en proie aux assauts lassants du quotidien, quand la mécanique de tous les jours grince sous la rouille et blesse l'image de soi. La dame, parce qu'elle nous touche, nous fait nous tordre de rire jusqu'à essorer nos haillons et nous provoquer des crampes.

Or, en coulisses, elle a aussi sa face de clown triste. Ce qui fait son sel. J'imagine qu'à lire entre et à travers les lignes qui suivent, on supputera quelque plongée aux enfers, glissades vers le grand 8 du malheur enfantin et autres proximités savonneuses avec le vide. Cette experte à révéler tous les petits travers des siens s'occupe ici à dresser le tableau arachnéen d'une splendide fiction romanesque tirée par les cheveux trop fins de l'enfance maltraitée et cousue de fil blanc, de ce fil qui fait les draps de l'amour et aussi son suaire. C'est une fable, un conte de fée, mais où évolueraient aussi des monstres, des petits matins blêmes, un asile psychiatrique, du sang et les eaux lourdes d'un étang, des mirages et des miracles.

Le *Palais de sucre* est aussi et surtout un roman, beau et fragile comme un chant désespéré. Pour arriver du fond du trou à ériger cette prouesse, on évoquera la logique des fameux piliers, ces piliers qui soutiennent toute œuvre littéraire : pilier de la sagesse, de la résilience, du souvenir et du conte biblique quand la chevelure justement est piège et force tout à la fois. Mais la dame n'est pas Dalila qui disait à Samson : « Tu t'es joué de moi



et tu m'as dit des mensonges. Mais maintenant fais-moi connaître, je te prie, avec quoi il faudrait te lier. »

Le lien que la dame tisse avec nous lecteurs tient à la force d'une écriture forgée dans les divers foyers d'une existence de chauds et froids : une écriture de cendres et d'incandescences, de nœuds et de plissures, de ces retournements de situations inscrits comme des ourlets de velours sur la robe de bure de la réalité ; et ceci jusqu'au baroque saint-sulpicien, jusqu'à l'extase, ce cri de douleur des anges. Car il y a un ange dans la vie de la dame, de cette race ailée qu'on croise pour la vie et qui migre toujours plus loin, car c'est la fatalité des anges d'aller toujours ailleurs tendre leur cou fragile.

Une plume tombée marque le passage. On dirait une fable, un conte d'Andersen et ce qui s'écrit alors, c'est le chant de la longue plainte femelle, le rire mêlé aux pleurs des humains sous la pesanteur newtonienne, le feulement de la peur et du désir. Les mots sont de sueur et d'humeurs, mots d'occasion et de ménage, mots de trois sous et d'intérieur, mots qui racontent avec le cœur, « avec une intensité aiguë et cruelle la poésie du conte et l'abjecte réalité » comme l'a si bien noté une critique.

La langue de la dame pourrait être anglaise, avec des accents à la Virginia Woolf, pour son goût des ténèbres et sa traversée des apparences : « La mémoire est la couturière et certes, elle ne manque pas de fantaisie. La mémoire pique son aiguille à droite et à gauche, en haut et en bas, d'ici, de là (...) peut mettre en branle mille guenilles, sans rapport entre elles qui, soudain, vives ou sombres, flottent, bâillent, plongent et volent comme sur la corde à linge d'une famille de quatorze dans une tempête de vent. » Mais tout autant, et en droite ligne couturière, on fera appel à certaines figures antiques, Ariane pour son fil à dénouer n'importe quelle pelote, Pénélope pour son métier, Antigone pour sa force rebelle et Circé la magique avant que tout ne parte en quenouille et que Télémaque ne l'occide.

N'allez pas croire pour autant que la dame n'est pas de son temps. Au contraire, elle vit ici et maintenant, bien campée sur ses deux piliers – de sucre et de sel – avec ses quatre enfants, ses mille souvenirs et son sens orgueilleux du tempo des sorcières.

Elle écrit des petites fables quotidiennes, des récits grinçants, elle joue et met en scène, y compris des marionnettes. Elle rêve d'écrire un roman policier, mais vous l'avez sous les yeux ! Elle est gendarme et voleur, joue de la vie et de ses peurs.

Entrez dans la ronde de la dame, elle connaît la musique !

Pascal Rebetez

Extraits de presse

Une réussite (...) L'auteur se situe ainsi parmi les « irrégulières » des lettres romandes, celles qui osent quitter le mode sociologique, politique et contemporain pour accéder à quelque chose de plus vaste et de plus durable.

Etienne Dumont (*La Tribune de Genève*, 6 octobre 2003)

Pour dire l'indicible (...) Claude-Inga Barbey a trouvé un style cristallin d'une douceur pathétique.

Mireille Schnorff (*La Presse*, 23 octobre 2003)

C'est la toile des événements réels, des songes et des fantasmes qui se tisse et qui se déploie.

Rose-Marie Pagnard (*Le Temps*, 8 novembre 2003)

Et cette réussite se donne grâce à la fluidité de métamorphoses sans cesse offertes à l'enchantement de la lecture.

Monique Tornay (*Construire*, 13 avril 2004)

Ces dernières pages, point culminant du livre, mêlent dans un ultime sursaut et avec une intensité aiguë et cruelle la poésie du conte et l'abjecte réalité.

Alexandra Weber Berney (*Revue Ecriture* 62, 2004)

Sensations et images se croisent, s'impressionnent et s'éloignent comme les vagues venant s'échouer sur les grèves. Le récit se fait dialogue, le voyage exploration intérieure.

Bertrand Tappolet (*Gauche Hebdo*, 22 décembre 2004)

164 pages – Frs. 15.–

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Une magnifique biographie romancée de Louis Agassiz, savant et séducteur (1807-1873) due à la plume érudite et joyeuse de Marc-Antoine

PROLOGUE

Boston Common, un soir de décembre 1846

A New York, on brocarde volontiers le tempérament casanier des Bostoniens. Car c'est bien connu : à la fin de l'été indien, la métropole de la Nouvelle-Angleterre se résout à une prudente hibernation. Dès la fermeture des bureaux et des échoppes, les habitants de Boston s'empres- sent de regagner leurs foyers, afin de s'y livrer à de saines occupations. Pour les plaisirs, le printemps arrivera bien assez tôt, avec ses promenades à la mer ou dans les cam- pagnes environnantes, avec ses douces soirées et ses concerts en plein air ! Oui, la Providence n'a rien laissé au hasard : si l'hiver revient chaque année, c'est pour témoi- gner de la précarité de l'existence et rappeler les fidèles au devoir d'user utilement des bienfaits qui leur ont été prodigés...

Ce soir, pourtant, il régnait une agitation inhabituelle sur Tremont Street et dans les rues adjacentes de Boston Common, le vaste parc flanquant l'ancien cimetière. Le jour était tombé depuis longtemps, mais tout le quartier bruissait de grincements de roues, de coups de fouets et des invectives des cochers qui se disputaient les places les plus favorables, en face de Tremont Temple. De l'intérieur du bâtiment parvenait déjà la rumeur de la foule. Bientôt, les lourdes portes allaient s'ouvrir ; elles déverseraient un flot de clients potentiels impatients à se dégager de la presse pour s'engouffrer dans une voiture, à l'abri des bour- rasques.

Depuis plusieurs semaines, la ville entière vivait au rythme de ces soirées de Tremont Temple. A défaut de tavernes ou de cafés, des attroupements se formaient enco- re jusque tard dans la nuit, à la lueur des lampadaires. Sur les trottoirs boueux, des grappes de citoyens emmitoufflés se congratulaient avec chaleur, louant les beautés qui leur avaient été dévoilées pour débattre de la portée insoupçon- née de ces nouvelles lumières. Et demain, dans le quartier des affaires, sur les marchés et tout le long des quais du port, les vendeurs de gazettes feraient résonner une fois de plus l'écho des paroles de Louis Agassiz. Certes, la fièvre n'était pas près de s'éteindre : ce soir, il s'était produit devant près de cinq mille personnes. Selon les informa- teurs du *Boston Daily Star*, des tickets d'entrée circulaient désormais sous le manteau ; au marché noir, leur prix était même plus élevé que les billets de l'opéra de Philadelphie !

A ce tarif, seul sur les planches devant un tableau noir, Agassiz n'avait pourtant que son savoir à offrir à la foule de ses admirateurs. Car la nouvelle idole des Américains n'était qu'un savant, un homme de science enivré par sa propre popularité. Spécialisé dans la paléontologie, il avait souhaité donner quelques conférences publiques pour vul- gariser les enseignements de ses recherches sur les pois- sons et les oursins. Il y traitait de l'embryologie des invertébrés, il débattait de l'identité des franges locomotrices des cténophores avec l'appareil ambulacraire des échinodermes. Or ces exposés provoquaient des frémisse- ments d'émotion et des cris d'enthousiasme dans les tri- bunes surchauffées des amphithéâtres et des salles de conférence.

Dans les cercles puritains les plus orthodoxes, quelques esprits chagrins croyaient connaître le motif réel de la vogue subite de ces austères matières paléontologiques : c'était le charme envoûtant du professeur lui-même... A dire vrai, ces jugements mesquins n'étaient pas entière- ment dénués de fondement. Car il émanait de sa personne un magnétisme qui lui attirait spontanément la sympathie de ses interlocuteurs.

Arrivé quelques mois plus tôt, Agassiz avait déjà subjugué l'ensemble de la communauté scientifique américaine. Compte tenu de la concentration de caractères ombrageux dans le monde académique, cette performance était propre- ment remarquable. Mais son rayonnement ne s'arrêtait pas aux portes du campus de l'Université de Harvard et aux cercles intellectuels de Quincy Street, à Cambridge. Aux halles de la cité, les épiciers se disputaient ses faveurs. Rapportés de proche en proche par les commères et les portefaix, les goûts particuliers du professeur étaient connus de tous ; les détaillants lui réservaient les arrivages exceptionnels et s'inquiétaient de son absence lorsque sa cuisinière apparaissait seule au marché.

Sur cet homme si savant qui était aussi un savant si humain, la rumeur populaire colportait même de curieuses

anecdotes et des contes rocambolesques. Il n'était pas jus- qu'à l'univers financier et commercial de State Street où sa parole valût de l'or. Aux meilleures tables des beaux quar- tiers et dans les salons de l'aristocratie bostonienne, on se flattait de recevoir celui qui faisait tourner la tête des femmes du monde. A Princeton, à Washington, à Albany, dans chacun des centres culturels de la Côte Est qu'il avait visités, Agassiz avait laissé une profonde empreinte dans les cœurs et les esprits. De tout le pays lui parvenaient des invitations pressantes et des exhortations à poursuivre ses conférences bostoniennes par une véritable tournée natio- nale.

L'incroyable pouvoir de séduction d'Agassiz tenait au contraste saisissant qui distinguait l'affable bonhomie de son apparence et la puissance de son expression. La dou- ceur de ses traits, son élégance et la sérénité de son attitude mettaient chacun en confiance, pour être aussitôt conquis par la vigueur pénétrante de son regard, l'énergie de ses propos, sa verve, son élan et son souffle communicatifs. Il paraissait maîtriser tous les secrets de la science, mais montrait en même temps qu'il estimait avoir encore tout à apprendre de la nature et de ses semblables. Chez cet homme mûr, qui approchait la quarantaine, l'autorité du savoir, la lucidité intellectuelle et l'immensité des connais- sances n'avaient pas tari la curiosité, l'émerveillement et la passion juvénile : elles l'alimentaient au contraire comme une source inépuisable.

Aux Etats-Unis, sa popularité atteignait une ampleur presque inquiétante. Dans le Nouveau Monde, chaque chose prenait de plus grandes proportions ; et dans ce pays encore jeune, l'exaltation ne se mesurait pas comme sur le Vieux Continent. Mais ses amis les plus proches savaient que le charme d'Agassiz ne dépendait pas de la générosité des Américains. Car dès son enfance, ce charme avait ren- versé tous les obstacles qui se dressaient sur la voie qu'il s'était fixée.

Depuis ses études, Agassiz avait beaucoup voyagé. Il avait fréquenté l'université en Suisse, à Lausanne et Zurich, en Allemagne et en France, à Heidelberg, à Munich et Paris. A maintes reprises, il avait traversé l'Europe pour visiter les musées, pour étudier les collec- tions, pour rencontrer des savants réputés, des amateurs érudits et de timides autodidactes, pour enrichir ses connaissances, pour confronter ses idées et pour échafau- der de nouveaux projets. Or, partout ou presque, il avait pu compter sur le soutien de collègues qui se sentaient même reconnaissants de leur propre prodigalité à son égard. Car à son contact, chacun se sentait rasséréiné, galvanisé dans ses propres entreprises. En un mot, toutes les portes s'étaient ouvertes devant ses pas, pour se refermer avec regret à son départ. Et son sillage demeurerait toujours troublé de bien- veillance, de gratitude et d'affection.

Ayant dédié sa vie à l'étude de la Création, il ne s'était pas mesuré qu'avec des hommes et des livres. A la décou- verte de la nature, il avait aussi payé de sa personne. Seul ou avec ses compagnons, il avait parcouru tous les pay- sages, arpenté des terres inexplorées et gravi des mon- tagnes auxquelles personne n'avait encore donné même un nom. Avec ses instruments et ses cahiers de notes, il avait enduré tous les inconforts du voyage, il avait dormi dans des gîtes infects, souffert la faim, le froid et la canicule. Il avait dû parfois se livrer à la Providence, prenant des risques insensés dans sa quête du savoir. Or ces expé- riences n'avaient pas étanché sa soif. Sans durcir ses sens, elles avaient même aiguisé sa ferveur et son appétit de connaissance.

Bien sûr, cette existence boulimique et intrépide avait un prix : il avait connu aussi des échecs, des revers et des blessures. Mais il avait surtout dû sacrifier des amitiés, des amours et toutes les certitudes de sa condition. Or ce prix, Agassiz était prêt à le payer. Car sa détermination se trem- pait aussi dans le sel de ses souffrances. A la vérité, le savant radieux qu'adulaient les foules américaines était un homme en cavale. S'il avait traversé l'Atlantique, c'était d'abord pour échapper à la rébellion de ses collaborateurs et à la déroute de son ménage. En Europe, Agassiz laissait des montagnes de dettes et une réputation chancelante. Et il avait abandonné son épouse et ses trois jeunes enfants.

180 pages
Frs. 30.-

Marc-Antoine Kaeser

Un savant séducteur



Gravir des sommets inviolés, pénétrer dans la forêt vierge, jouer du sabre, manger à la cour des princes, boire avec des anarchistes, toucher les âmes, mener les hommes et faire tourner la tête des femmes: voilà la science, telle que l'a vécue Louis Agassiz... Enthousiaste, flambeur, dévoré par sa passion pour la nature, ce fils de pasteur incarne la science roman- tique, par sa personnalité comme par son destin tra- gique. Né en Suisse, Louis Agassiz étudie en Allemagne, avant de se faire un nom à Paris. Etoile montante de la recherche internationale, il accepte un modeste poste à Neuchâtel, où il jouit d'une liberté absolue. Etablissant son laboratoire sur le glacier de l'Aar, au cœur du mythe alpin, il invente « Page gla- ciaire », qui balaie les dernières chimères du Déluge biblique. A 39 ans, il part pour les Etats-Unis, où il est accueilli en héros. De la recherche, il donne une image exaltante, où la science contribue à la célébra- tion de la Création. Dans ses paroles, les Américains entendent un oracle qui leur permet de concilier leur ferveur religieuse avec l'avidité de leurs desseins ter- restres. Un livre, cependant, ruinera sa carrière: *L'Origine des espèces*, de Charles Darwin, auquel Louis Agassiz s'est opposé jusqu'à ses derniers jours.

Né en 1966, professeur d'histoire des sciences à l'Université de Neuchâtel, Marc-Antoine Kaeser a enseigné à Fribourg, Zurich, Paris et Rome. Auteur de « Les Lacustres: Archéologie et mythe national », il revient ici sur une passion qui l'avait conduit à l'Université de Harvard, sur les traces d'Edouard Desor, le pire ennemi d'Agassiz.

**Cet ouvrage est publié en marge
de l'exposition**

« Aglagla, l'âge de glace

(21 janvier - 21 octobre 2007)

**créée par le Muséum d'histoire naturelle
de Neuchâtel**

avec le soutien du Réseau romand

Science & Cité

et de la Loterie romande

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Pierre Béguin

Jonathan 2002

Un livre-cri

La première alerte eut lieu le mardi soir. Jonathan était subitement devenu livide. Pendant quelques instants, il avait cessé de respirer. Quelques instants durant lesquels il s'agita plus qu'à l'ordinaire comme s'il essayait de cracher. Le pédiatre décida de lui mettre un cathéter dans le nombril pour prévenir une autre alerte.

Ce soir-là, au moment de monter dans le bus, je me revisai et décidai de rentrer à pied. Je crois que je voulais reculer le moment de me trouver seul à la maison et, surtout, j'espérais que la marche allait donner de la consistance à ce qui me paraissait encore irréel.

C'était un de ces bons soirs de fin septembre, d'une douce tiédeur caressante, loin de ces chaleurs agressives de l'été. Le ciel ruisselait d'étoiles. Il me vint à l'esprit, pour la première fois depuis que les événements s'étaient précipités, que le climat était resté étonnamment serein. Le soleil régnait en maître absolu dans un ciel lavé de tout nuage. Si l'année n'avait pas été avare d'intempéries et de brusques chutes de température, elle semblait vouloir s'amender, en ce début d'automne, de la grogne générale occasionnée par ses débordements répétés. Je voyais dans ce revirement une sorte d'ironie amère : je devais être parmi les rares malheureux à ne pas profiter d'une rémission climatique souhaitée depuis plusieurs mois. Ni même à en tirer une quelconque consolation. Je souris néanmoins à l'idée que Jonathan, au quatrième jour de sa vie, n'aurait connu le soleil...

Mais ce qui occupait mes pensées, avant tout, reposait sur un sentiment nouveau, du moins dans son intensité, où se mélangeaient la révolte et l'incrédulité. Comment un tel drame pouvait-il nous arriver ? Pourquoi nous ? Certes, des drames éclatent chaque jour avec une ampleur telle qu'elle laisse croire à un acharnement aveugle ou suspect du destin ; certes, chaque aube en déverse son lot au hasard des rues et des maisons, comme si la vie, pour simplement avancer, se devait d'écraser les personnes qui, par malchance, quand ce n'est pas par maladresse, insouciance ou présomption, se trouvent sur son passage. Alors pourquoi pas nous ? Une fois ou l'autre, ce devait être notre tour. C'est la loi.

Mon tour, oui, peut-être... Je pouvais admettre, à la rigueur, que cela m'arrivât à moi. Mais à ma femme ! Elle avait une telle foi dans ses actions, une telle énergie dans ses mouvements, elle semblait si douée pour l'existence, légère et foisonnante comme un état de grâce, si parfaitement programmée pour être mère et pourtant, déjà, si longtemps et durement contrariée dans son désir d'enfan-

ter que ce drame paraissait, dans la logique de sa destinée, totalement incongru, aussi déplacé qu'une verrue au milieu d'un visage parfait. Pourquoi à elle ? Non pas que ce drame eût semblé plus approprié à d'autres. Simplement, c'était comme s'il ne s'intégrait pas dans la cohérence des choses. Oui, incongru était le mot. Cet événement était inadmissible parce qu'il paraissait incongru. L'*** incarnait le présent sans cesse renouvelé, imprévisible, charmant et insouciant. Elle était au monde pour y répandre la joie, non pour écouter le murmure insistant de la mort.

Durant tout le trajet, je me révoltai contre l'insolence du destin, je maudis son audace lors même que je doutais encore de la réalité de son action. J'aurais pu me réfugier dans quelque vaticination consolatrice sur la vertu des épreuves. J'aurais pu me convaincre qu'elles amènent à la sagesse et à la sérénité. Mais je sentais le drame si proche que sa contamination, comme un poison, semblait déjà couler dans mes veines. Ce n'était plus le temps des illusions mais celui où nous nous construisons un discours à la mesure du chagrin qui nous accable, celui où la douleur pense par nous...

Le malheur, au fond, n'a aucune vertu ; on a beau se tremper jusqu'aux os dans le chagrin et la déception, aussi dure et longue soit l'épreuve, le plus souvent on en sort tel qu'avant, tel qu'en soi-même ; seule la nécessité de justifier la douleur nous fait croire au changement. Le malheur est simplement inutile et, donc, inacceptable. A plus forte raison s'il s'agit de la mort d'un enfant. Et la sagesse, qu'il amène parfois, dit-on, est si amère qu'elle ronge le cœur comme un acide et qu'elle ne plaît à personne. Si la vérité est une lame de rasoir, la sagesse est une plaie inguérissable qui tire sa justification de l'admiration qu'elle suscite, qu'elle doit susciter, qu'elle croit susciter... Elle n'est pas au-dessus de la vanité, elle est vanité. Et comme la vanité, elle ne célèbre que son propre néant. Seule la folie est douce et le plaisir humble...

Non, décidément, je ne voyais dans ce drame qu'une insolence du destin et je ne comprenais pas pourquoi elle m'était adressée. Qu'il osât de plus s'en prendre à ma femme relevait tout simplement de l'outrecuidance.

Voilà à quoi je pensais dans les rues presque désertes où mes pas résonnaient avec une surprenante solennité. Il fallait bien penser à quelque chose...

(Extrait)

160 pages – Frs. 27.–

Jean-Christophe Aeschlimann

Ce présent qui revient

Comment évoquer l'avenir sans parler du présent ? Comment parler du présent sans invoquer le passé ? Comment se souvenir du passé sans parier sur l'avenir ? Les entretiens réunis dans ce volume, réalisés entre 1984 et 2006, se voudraient comme des fragments d'une époque, la nôtre, telle qu'elle se fait et se défait, se projette et s'incarne, se rêve et se souvient, s'éternise et s'efface – entre littérature, cinéma, Bible, Grèce antique, guerre froide, chute du mur de Berlin, unification de l'Allemagne, psychanalyse, poésie, politique, Histoire, espérance, Freud, l'ange de Benjamin, Hitler et ses fantômes, la destruction des Juifs d'Europe, d'autres carrefours encore. Kaléidoscope immobile et tournoyant, où comptent moins les disciplines que les voix qui les portent et les déportent, les dépassent – ainsi celles d'Emmanuel Lévinas, Elie Wiesel, Claude Simon, Paul Ricoeur, Yves Bonnefoy, Jacques Mercanton, François Bondy, Michel Butor, Heiner Müller, Jean-Luc Godard, Jean Starobinski, Jacques Roubaud, Marthe Robert, Christine Buci-Glucksmann, Michel Serres, Henri Atlan, Alexandre Adler, Jean Halpérin, Jean-Claude Milner, d'autres encore.

Dans les bouleversements du monde qui ont commencé, des voix reviennent donc ici, présentes ou disparues – la plupart recueillies avant le 11-Septembre mais pas toutes – signes des temps qui passent et qui, peut-être, s'annoncent, entre promesses et dangers. Suivant en quelque sorte, comme le dit Alexandre Adler, les paroles de l'Apocalypse, pour les conjurer : « *regarde longtemps les abîmes.* » Deuxième volume en préparation.

Né en 1960 à Bienne, licencié en lettres de l'Université de Genève, Jean-Christophe Aeschlimann est rédacteur en chef de *Coopération* (Bâle et Lausanne). Il a notamment dirigé la publication de *Répondre d'autrui* – Emmanuel Lévinas et *Ethique et responsabilité* – Paul Ricoeur, et publié, en collaboration avec un photographe, *Sils-Maria*. Il a également réuni et présenté les textes de Jean Halpérin publiés sous le titre de *Mémoire oblige*.

420 pages – Fr. 39.–

Alain Bagnoud **La Leçon de choses en un jour**

« Un jeune garçon, un village vigneron dans les années 60. Subtil roman d'une éducation sentimentale par le Valaisan Alain Bagnoud... né en 1959 à Chermignon. Restitution d'une vie à la limite de la cruelle brutalité paysanne, fragments de patois dont on se souvient, restitué dans un français limpide, ce récit explore la rêverie enfantine et la littérature telles qu'elles peuvent se croiser et fusionner. L'Afrique et le catéchisme prennent des allures d'imaginaire fondateur. Décidément, Alain Bagnoud montre que le Valais a quelque chose en lui d'universel. Ou comment mieux saisir que le monde, ici ou là-bas, est décidément plus complexe qu'on voudrait nous le faire croire à l'heure d'une soi-disant mondialisation. »

JS, La Liberté

« Alain Bagnoud fait preuve d'un anticléricalisme réjouissant, et dénonce avec vigueur le culte de l'obéissance imposé par le curé à des paysans qui n'y peuvent rien. En outre, il a choisi une période particulièrement intéressante, celle des années 60, lorsque la modernité, symbolisée par quelques personnages venus de la ville, bouscule les certitudes ancestrales. Mais l'intérêt de ce retour en Valais est peut-être moins dans les petits événements qui le rythment que dans l'écriture même d'Alain Bagnoud. D'un personnage à l'autre, différents niveaux de langage se bousculent, patois et français se côtoient, les accents rivalisent. Sur le livre plane ainsi une série d'interrogations non formulées par le petit héros : comment être sûr de maîtriser le français ? Qu'a-t-on perdu en perdant le patois ?... Ce délicieux roman est d'une richesse infinie, alors qu'il se déroule sur une seule journée, celle où le narrateur fête ses 7 ans. »

Sylvie Tanette, L'Hebdo

« Ce qui fait la force de ce récit, c'est le regard de l'adulte posé sur les joies et les déboires de ce lointain enfant, sur les possibilités et impossibilités de voir son entrée dans la société : son père est vigneron alors qu'il aurait souhaité être instituteur, lui-même aimerait être ingénieur mais devra-t-il se contenter d'une blouse de maître d'école ? Une petite musique, toute imprégnée de l'humour que donne la distance nécessaire pour exprimer le non-dit, accompagne la restitution de cette journée où le narrateur aura l'impression d'avoir grandi. »

Janine Massard, Le Passe-muraille

« Alain Bagnoud donne ce qui, de toute évidence, est son meilleur livre à ce jour... à la somme d'observations cristallisées par le truchement de personnages superbement dessinés s'ajoute, avec l'insertion de termes patoisants, une approche de la réalité à travers le parler des gens qui donne au livre sa pâte et sa vivacité proprement théâtrale. »

Jean-Louis Kuffer, 24Heures

« Basés sur les souvenirs d'un petit garçon qui accède à l'âge de raison dans le Valais vigneron des années 1960, ces Mémoires mettent en valeur les découvertes qui lézardent l'ordre immuable du monde de l'enfance : la terreur, puis la curiosité fascinée pour les secrets de Milon, le guérisseur, presque chaman... »

Marion Graf, Le Temps

220 pages
Frs. 27.–

Christian Eicher

Le dernier des carnivals

suivi de

Une mort parmi d'autres

Un homme, une ville, les masques de cet homme qui pense être dans les décors d'une ville et qui espère tout simplement s'en sortir : comme une parole de vivant qui veut s'en aller loin vers des empires de grand air sans rien laisser derrière soi d'autre qu'une belle absence de soi pour mieux respirer immédiatement le monde, la matière du monde, même si cet homme et ses masques, on a dû les enfermer (au moins dans ce livre), un matricule de plus.



Christian Eicher est né à Berne le 10 mars 1968. Après des études de philosophie dans diverses universités et quelques déambulations crépusculaires, il enseigne un peu et se consacre de plus en plus à l'écriture.

180 pages – Frs. 27.–

UNE AIRE DE JEU

Abécédaire

Nicolas Bouvier sondé par Alain Bagnoud

En septembre 1994, j'étais avec Nicolas Bouvier dans son atelier des tours de Carouge pour enregistrer un entretien commandé par la revue Europe. Je lui ai proposé 26 mots, chacun commençant par une des lettres de l'alphabet, il improvisait à partir de ce point de départ. Des mots plus ou moins innocents. Certains avaient d'étroits rapports avec ses textes, d'autres étaient pris tout à fait au hasard.

Finalement, la revue a décidé de ne publier dans le numéro prévu que des textes originaux. Je suis donc resté avec cet Abécédaire dans mes archives. Le voici enfin, complet et inédit :

A.B. : *Commençons par le mot « aventure »... Il n'est pas innocent, celui-là.*

N.B. : Non. Mais il est ambigu. Il a le sens d'aventure, à la façon dont les gamins en rêvent. Et il a aussi le sens d'un risque sentimental, d'une aventure sentimentale qui peut entraîner des conséquences imprévisibles, comme l'autre aventure, celle de l'explorateur. Je trouve bien que ce mot ait un double sens. C'est un nom géographique externe lié à des périls tout à fait précis: des rapides, des précipices, des fauves. Et puis, de l'autre côté, il est utilisé comme une prise de risque dans l'univers humain. La jalousie, les sentiments, la vendetta, la revanche, le suicide remplacent la cascade ou la diligence attaquée par Mandrin.

Pour vous, le voyage et l'amour sont liés?

En voyage, je n'ai pas eu beaucoup le temps pour être amoureux. Parce que voyager vraiment prenait tout mon temps. Mais sans doute qu'il y a un grand cousinage.

On passe au deuxième mot. « Béatitude ».

C'est un mot qui est entré dans ma cervelle d'enfant extrêmement jeune et sous son sens strictement religieux. J'avais un grand-père compositeur qui avait appelé une de ses pièces importantes « Les Béatitudes ». J'ai toujours entendu ce mot dans ce contexte un peu ouaté. Mais ce n'est pas un mot qui porte très loin. Il y en a d'autres que je préfère pour décrire le bonheur. Je crois que ce mot, *béatitude*, je ne l'ai jamais écrit dans aucun texte.

Un grand-père compositeur, la musique, l'écriture.... Ça nous mène directement à C comme « création »...

Un mot que je ne m'attribuerai jamais, même avec une minuscule. La fonction d'artiste n'est pas du tout une fonction démiurgique. Elle est de rendre compte d'un monde et d'une réalité qui a déjà été formée, en partie par l'homme, en partie par le ciel. Le mot de créateur, je le réserve plutôt aux divinités créatrices. Pour le travail que je fais, que font les peintres, les photographes, je préfère le mot de *fabricateur*, ou d'*interprète*.

... interprète d'une réalité ?

D'une réalité qui existe. Je ne crée ni les mots, ni les choses. Si vous voulez, ma part de création, minime, intervient dans la façon d'accoupler les mots et les choses. De les agencer.

Comme on agence un bouquet ? A ce propos, qu'est-ce que vous pensez de D comme « dahlia »?

C'est une de mes fleurs préférées. J'adore les dahlias à cause de leur côté un peu funèbre et de l'immense variété de couleurs qu'ils peuvent présenter. Particulièrement les beaux dahlias violets et blancs qui s'appellent « Pôle du Prince Albert ». D'une saison à l'autre, on ne sait jamais ce qu'ils peuvent devenir. Quelquefois, vous avez des fleurs qui sont comme des soupapes. Cette année, après les énormes chaleurs, elles ont été toutes petites et les résultats étaient très moches, dans mon jardin.

Si les fleurs passent, ce n'est pas le cas du thème suivant : « éternité ».

...

Sur la transcription, on mettra : « Long silence »

C'est le silence, oui... *Eternité*. C'est une notion qui me concerne très peu, qui me tracasse très peu, qui me séduit très peu. Les choses sont dans les monuments que nous édifions. Le relief des montagnes, le souvenir des personnes sont sujets à une érosion, et forment une sorte de sédiment collectif. Sur ce sédiment, d'autres personnalités, d'autres réalités, d'autres conceptions du monde, je dirais presque même une autre géologie peuvent voir le jour. Par exemple, je suis certain que si on avait dit à un homme du XVI^e siècle qu'on allait creuser un tunnel sous la Manche qui mette l'Angleterre à trois heures de la côte française, il aurait éclaté de rire. Vous voyez, l'éternité, pour moi, ça n'est pas une valeur en soi puisque de toute façon, l'homme est apparu il y a cent millions d'années et qu'il disparaîtra. Quand ? Heureusement qu'on ne le sait pas, sinon, les spéculations iraient bon train. Non, ce n'est pas un mot qui me préoccupe.

Passons à F, alors. « Famille ». Avec ou sans s, comme vous le préférez.

« Familles, je vous hais », disait Gide. Je n'y souscrirai pas du tout. La famille m'a apporté un plus énorme. On a vécu, ma femme et moi, des années sans enfant. Je me débattais avec toutes les premières misères de l'écrivain débutant, misères qui ne cessent d'ailleurs jamais. J'ai énormément puisé dans sa présence, puisque j'étais fixé à mon petit établi de cordonnier à aligner des mots. Elle a eu à ce moment-là une patience admirable. Tout le monde se moquait de moi en disant : « Mais un livre de voyage, ça s'écrit en six mois. » Moi, j'ai mis deux ans et demi. Je m'interrompais pour aller gagner du fric à l'OMS, où je travaillais à la Revue, avec des gens très agréables, dont j'ai d'excellents souvenirs. C'était tellement bien payé qu'après trois mois, je pouvais en consacrer quatre à écrire sans qu'on se prive de rien. Ensuite, les enfants sont venus, comme ils le voulaient, pas du tout comme nous le voulions. Et je ne peux pas m'imaginer aujourd'hui sans mes deux fils alors que quand j'ai épousé ma femme, l'objectif n'était pas du tout de fonder une famille. C'était de ne pas laisser me filer entre les doigts une personne avec laquelle j'avais le sentiment qu'on avait beaucoup de choses à se dire.

La famille, est-ce que ça se conjugue avec le voyage ?

Ça peut très bien se conjuguer. J'ai voyagé pendant des années avec un ami qui était

peintre, qui est mort aujourd'hui. Pendant des années, j'ai voyagé seul. Pendant des années, j'ai voyagé avec ma femme et les enfants qui étaient tout petits. Ça a donné lieu à trois types d'expériences tout à fait différentes, mais toutes bonnes. Il faut simplement faire des vaccins. C'est tout. C'est la seule chose absolument impérative pour ne pas perdre bêtement un gosse de trois ans. Il y a des maladies très présentes partout, notamment la diphtérie. Si vous n'êtes pas vacciné, vous crevez.

Passons au mot G, un mot que vous aimez bien, je crois : « globule ».

C'est un mot que je déteste. Je le trouve laid à l'audition, je le trouve laid dans son graphisme, et il ne m'intéresse pas du tout quant à la réalité qu'il représente. De tous les mots français, les plus affreux sont les dérivés des racines latines qui se terminent en « ule » comme « globule » ou « rotule ». Sauf peut-être « canicule », parce que le A donne un peu de lumière au début du mot.

H, comme « habitude ».

... Je ne sais pas très bien quoi vous dire, à propos de ce mot.

Vous en avez, des habitudes ?

Il y a des points sur lesquels je suis très maniaque. Je ne peux pas écrire, par exemple, sur une table couverte de miettes. Même si – ce qui ne m'arrive presque jamais – l'inspiration est foudroyante, je prends la nappe et je vais la secouer avant de sortir mon cahier. Comme, chez les juifs, il y a une incompatibilité entre les mets qui sont faits avec du lait et les mets qui sont faits avec de la viande, pour moi, il y a une incompatibilité presque talmudique entre une certaine forme de désordre et le plaisir ou la douleur d'écrire, la possibilité d'écrire... C'est pour ça que tout est en chénit maintenant autour de vous: j'ai tout mis par terre, et je ne remets sur la table que des choses dont je sais que j'aurai absolument besoin.

Est-ce que l'habitude n'est pas un contraire du voyage, justement ?

En voyage, on prend une habitude qui est de n'en pas avoir, parce que les circonstances changent. Le niveau économique auquel on se situe change. Tout change tout le temps.

Dans vos périodes sédentaires, vous êtes plutôt un homme sans habitudes, à part celles dont vous parlez dans les rituels d'écriture?

Non non. Je peux très bien régler ma vie comme du papier à musique, en m'imposant un peu de marche, un peu de gymnastique, quelques exercices mnémotechniques - parce que je suis à un âge où la mémoire commence à se miter. Non, je peux être tout à fait un homme d'habitudes.

I, comme « illustre ».

C'est un mot qui me fait penser à Corneille, à Racine, à Fénelon... Il est lié à une appréciation de l'homme, qui est d'ailleurs une dérivation de « La Vie des grands Hommes », de Plutarque, qui a marqué le XVI^e et XVII^e siècle. C'est un mot qui ne me concerne absolument pas. Pas plus que le mot *lustre*, d'ailleurs.

Sauf peut-être dans sa forme conjuguée. « Il illustre » ou : « J'illustre ».

Ah, bon. Il y a l'homme illustre et l'homme illustrateur. Moi, je suis un homme illustrateur. Pas un homme illustre. Et cette tâche d'homme illustrateur me tient très à cœur.

J, comme « Japon ».

J'y ai laissé quatre ans de ma vie et une bonne partie de mon cœur. C'est un pays qui est très dur à caser mais extrêmement attachant. Quand vous avez appris avec patience et humilité à prendre du bon temps de la manière qui est celle des Japonais, c'est un pays où l'on a des moments exquis, de plénitude, d'amusement. Tout cela reste très silencieux, d'ailleurs. Ça ne passe pas du tout par le discours, mais par le clin d'œil, les mimiques. Il n'est pas du tout malpoli de se taire au Japon. Il faut simplement ne pas faire la gueule et donner le sentiment qu'on est bien.

Et K comme « Karl Marx » ?

C'est une figure que je trouve tout à fait fascinante, en dépit de certains aspects que l'on est en train de découvrir maintenant sur lui. Par exemple, Marx était extrêmement raciste. Il avait un gendre qui venait des Caraïbes et il était absolument malheureux de l'existence de ce personnage. Malgré tout, il me fascine dans la mesure où certains des mécanismes d'exploitation de l'homme par l'homme ont été très bien analysés, dénoncés par lui. Toute situation économique ou politique peut avoir une grille d'interprétation marxiste, de même que vous auriez une grille pascalienne ou une grille de mystique chrétienne. Quelquefois, ça joue, d'autres



UNE AIRE DE JEU

fois, cela ne joue pas. Par exemple, le marxisme me semble vraiment un message venu du froid. Dans les pays chauds, ça ne donne aucun résultat.

Vous êtes marxiste, ou vous l'avez été ?

Je crois que c'est Bernard Shaw qui disait : « Si on n'est pas marxiste à vingt ans, on n'a pas de cœur, et si on l'est encore à quarante, on n'a pas de tête ».

L, comme « luciole ».

Ça me ramène à deux souvenirs très précis. L'un, de route, dans la Yougoslavie titiste, dure et étriquée, des années 48, 49, 50. On y utilisait des routes d'une solitude invraisemblable, en très mauvais état. Il fallait rouler prudemment. Mais à chaque fois qu'il y avait un point d'eau, une fontaine, il y avait un véritable nuage de lucioles comme un petit feu d'artifice tiré pour nous. Cela donnait à ces nuits une beauté exceptionnelle. Et puis la luciole, chez les Japonais, est l'emblème de l'assiduité. Les étudiants pauvres portaient aux lucioles, en remplissaient des paniers qui étaient comme des paniers à salade de lucioles, et ils étudiaient à la lumière des lucioles groupées, captives, sans brûler d'huile, de pétrole, ou une bougie qui leur aurait coûté un repas de riz.

M, comme « Mallarmé ».

Aucun sens!

Alors N. « Noir » ...

Il y a un beau roman de Grisélidis Réal, où elle raconte ses expériences de pute. Elle commence par être exploitée par un noir américain des troupes d'occupation en Allemagne. Ce livre, qui est très noir et en même temps très vigoureux, est écrit par une femme qui a beaucoup de tempérament et qui a fait face à des situations invraisemblables. Il s'appelle « Le noir est une couleur ». Moi, dans mon travail de graphiste, c'est une couleur que j'adore. Je trouve que certains textes, s'ils sont lapidaires, sortent mieux en blanc sur noir, dans un blanc légèrement grisé, qui ne choque pas l'œil. Pour couper les séquences d'un livre, quand vous y avez des partitions nettes, soit thématiques, soit chronologiques, les pages négatives sont un moyen fantastique.

On en arrive à la lettre O. O comme « ordinateur ». A ma grande surprise, j'en vois un sur votre bureau.

Vous en voyez un auquel je suis en train de faire enfin sa place. Il y a deux ans que je l'ai acheté. Je n'ai jamais osé m'en servir.

Vous ne l'utilisez donc pas.

Non. Pas encore. Je vais apprendre en deux heures et demie comment faire du traitement de texte. C'est tout ce qui m'intéresse. Mais mon fils, qui est bien meilleur que moi en électronique, a mis sur ordinateur une partie de mes archives couleur. Donc, il sait à peu près ce que j'ai. Si je suis absent longtemps, ou définitivement, les archives qui sont dans ces meubles rouges que vous voyez là ne seront pas une matière morte. C'est une matière qui pourra continuer à travailler.

Ça ne vous pose pas de problème, d'envisager de passer de la plume à l'ordinateur ?

Moi, ce n'était pas tellement la plume, mais plutôt de vieilles machines à écrire un peu « jurassic park ». Le chant des touches suivait le mouvement des doigts. Tandis que sur les machines électriques, vous avez un décalage parce que les espaces sont étalonnés régulièrement. Dans les machines modestement électriques du début de la maison Olivetti, le décalage entre la vitesse de mes doigts et le clic clic clic me gênait énormément.

Avec un ordinateur, vous allez avoir une simultanéité entre la pensée et l'écran.

Je ne sais pas comment ça se passe là-dessus. Je pense que c'est à nouveau très bien, parce que si on tape vite, ça s'inscrit vite, si on tape lentement, ça s'inscrit lentement...

L'ordinateur, c'est pratique. Est-ce que ça se conjugue avec P comme « préciosité » ?

Une qualité que je n'aime pas. Je ne l'aime pas parce que les choses sont si précieuses dans leur essence même qu'il n'est pas du tout utile ou indiqué d'y ajouter des espèces de papiers frisés comme un manche à gigot. Ce qui compte, c'est le gigot, pas le papier de l'os.

Quittons donc la préciosité pour la lettre Q. Comme, justement, « quitter ».

Quitter, c'est un apprentissage auquel on se livre dès qu'on est sorti du ventre de sa mère. On s'attache à une succession de choses dont on se détache ensuite, qui vous paraissent fabuleuses à quatre ans et qui vous paraissent grotesques à huit. On se fait des amis, on les perd. On se fait des illusions, on les perd. On s'attache à cette planète et il faudra bien la quitter. Pour moi, *quitter* est un mot essentiel. Quand on voyage beaucoup, on est pris dans cette balance continue entre l'attachement, l'arrachement, l'attachement, l'arrachement... *Quitter*. C'est un très beau mot. Un mot nomade.

Et « racines » ?

Ce n'est jamais une chose dont j'ai grandement senti le besoin. Peut-être parce que j'ai eu une enfance de petit bourgeois hyper protégé, dans un milieu qui était très cultivé. Ça me paraissait tellement évident que je ne le considérais même pas comme un privilège et que, aussitôt que j'ai pu faire acte d'indépendance, c'est-à-dire très tôt, j'ai fait tout pour oublier cela. Pas du tout par manque d'affection envers ma famille, qui m'a plutôt bien traité. Mais j'aurais voulu - et je me suis trouvé - des racines ailleurs. Maintenant, ça ne veut pas dire que, l'âge venant, on ne tombe pas dans un certain nombre d'attitudes, de tics ou de réflexes qui appartiennent à un passé commun. Par exemple, il y a une passion commune à tous les Genevois, prolos ou aristos, qui avait frappé Stendhal, déjà: c'est la botanique. Eh bien moi, la botanique m'intéresse énormément. Je bénis le ciel de vivre dans un canton où vous avez des arbres bizarroïdes qui ont été plantés depuis trois cents ans par des botanistes un peu fous. Le canton de Vaud est superbe, mais sitôt qu'on y passe, on voit qu'il y a quatre ou cinq essences dans les forêts, et puis c'est tout. Alors que quand vous rentrez sur Genève, c'est fantastique.

Les essences nous aiguillent presque naturellement vers le mot suivant. « Spirituel ».

Un terme qui a deux valences. D'une part, l'esprit vif, prompt, qui trouve réponse à tout,

qualité dont les Suisses sont à mon sens totalement dépourvus: dépourvus d'à-propos, ayant l'esprit d'escalier, trouvant les bonnes répliques toujours une demi-heure après le moment où il aurait fallu les prononcer...

Comme Rousseau, qui s'en plaint...

Oui. Et puis *spirituel* a le sens d'une appétence, un appétit d'une certaine religiosité. Elle me paraît être une donnée absolument fondamentale de l'existence. Je veux dire que si je m'interdisais tout espoir à cet égard, en me disant résolument naturaliste, positiviste, darwinien, la vie me paraîtrait beaucoup moins intéressante. Donc, c'est un paramètre que j'essaie d'inclure le plus possible, sans le relier forcément à un credo précis, dogmatique, qui vous fait entrer dans une famille d'esprit, ce que je n'ai pas envie de faire. Mais si la dimension spirituelle n'existait pas dans la vie, je la trouverais plate.

On change tout à fait de sujet pour en arriver à la lettre T. T comme « Tique ». La tique.

C'est un des animaux que je n'aurais pas voulu voir monter sur l'arche de Noé. Mais elle était certainement sur le pelage d'un loup ou d'un chien. La tique est d'abord répugnante dans son aspect. Autant la nature est capable de créer des formes admirables - je pense à une jeune jument, par exemple, ou à une jeune femme -, autant elle se plaît dans des projets biscornus qui donnent une sorte de hideur. La tique, c'est un animal hideux, sa fonction est hideuse, et en outre, elle est susceptible de transporter des formes de méningite qui peuvent être extrêmement dangereuses, comme on l'a découvert récemment. J'ai des chats qui ont un pelage très fourni. Ce sont des Persans. La chasse aux tiques, je m'y livre avec répugnance, mais dès que j'en sens, je les élimine.

U, comme « Ulysse ».

Il y a la question de savoir si Homère a été un collectif de rhapsodes ou une personne isolée. Je pense plutôt qu'il s'agit d'une personne: on trouve une grande unité dans sa manière de voir les choses. L'Odyssee est le premier récit de voyage dans notre tradition. Ulysse est un personnage formidable par ses voyages beaucoup plus que par ses exploits guerriers. C'est la préfiguration d'une curiosité planétaire qui a été assez particulière aux Grecs. Les Egyptiens l'avaient eue quelques centaines ou quelques milliers d'années avant, en organisant ces grands voyages maritimes le long de la côte est de l'Afrique. C'était sous Hatchepsout, une pharaonne dont on a gardé de très belles fresques. Ils sont descendus assez bas, presque jusqu'aux confins de l'Afrique du Sud, et puis ils sont remontés. Rien ne prouve qu'ils aient fait le tour de l'Afrique, mais rien ne prouve le contraire, non plus.

Ils avaient la vocation du voyage. A propos, que pensez-vous de ce mot? « Vocation »?

Sans en être du tout un spécialiste, ni être particulièrement équipé dans ce domaine, je suis un mordu de l'étymologie. Dans ce sens, *vocation* est un mot superbe. Au fond, c'est l'histoire d'un esprit qui ne sait pas encore quoi faire de lui-même, mais qui est appelé par une voix très forte dans une direction qui donnera un sens à son existence. C'est un mot magnifique, parce qu'il est directionnel sans être du tout tyrannique. Mais si vous êtes visité par une vocation pour quelque chose, il est hors de doute que c'est ça que vous devez faire.

C'est ce qui vous est arrivé ?

Oui. Mais chez moi, c'est arrivé par petits à-coups successifs. J'ai très longtemps hésité entre le métier d'écrivain et celui de photographe. Et puis comme je ne parvenais à gagner ma vie ni avec l'un, ni avec l'autre, j'ai choisi ce milieu qui était l'iconographie, où vous pouvez prendre une image superbe et raconter son histoire. J'en ai pratiquement vécu. Maintenant, je vis un peu plus de mes livres. Ils ont trouvé quelques lecteurs en France. Mais je me suis senti autant attiré par la photo que par l'écriture.

W, comme « wagon ».

Wagon. Ça, c'est un mot que j'aime bien, pour des raisons tout à fait ponctuelles et anecdotiques. Le boogie woogie. Boogie woogie, c'est vraiment le ronron du train sur les rails. Et puis toute cette bande de péquenots qui traversaient cet immense continent... La musique qui en est sortie... Et non seulement la musique, mais aussi toute cette poésie américaine, superbe poésie de Dykes, par exemple, qui faisait vraiment du boogie woogie poétique avec le rythme du train. Il y a aussi « La Prose du Transsibérien », de Blaise Cendrars, mais qui est moins fidèle au rythme. Cette fascination, ce charme immense des trains ont aussi touché Honegger, avec « Pacific 231 ». Je n'ai pas pris le transsibérien parce qu'il paraît que c'est assommant. Mais j'ai traversé le Canada de Montréal à Vancouver, en cinq jours et six nuits. Et ça, c'est magnifique, bien que le paysage soit par moments très très monotone.

Le train, c'est votre moyen de transport favori ?

Mon moyen de transport favori, c'est à pied. Mais comme je n'ai plus de bonnes jambes, c'est un rêve auquel j'ai dû renoncer.

X, comme « xylographie ».

J'ai baigné là-dedans. J'adore le graphisme de la fin du XV^e siècle, du début du XVI^e, où on est en pleine xylographie. À l'époque, on ne sculptait pas sur des bois tellement durs, mais leur traitement donne une accentuation des caractères. C'est le trait lui-même qui fait ça, qui les rend soit comiques, soit redoutables, soit pittoresques... Ensuite, quand on est arrivé à des techniques beaucoup plus raffinées, comme l'eau-forte ou la lithographie, on est un peu passé de la marionnette de théâtre d'ombre à la marionnette de Salzburg, poudrée, avec jabot...

On y a perdu ?

Perdu ? Non. Ça a du charme. Mais j'aime énormément l'iconographie de la fin du XV^e, où le bois apporte cette espèce de rudesse.

Y comme « yogi ».

Je n'ai jamais pratiqué de yoga. Mais je suis absolument convaincu que c'est une source de sagesse d'excellente recette... L'idée de fonder tout ou presque sur la respiration, le *pneuma* des Grecs est extraordinairement importante et très intelligente. Si je n'en ai jamais fait, ce n'était pas à cause du yoga, mais un peu à cause des gens qui en faisaient.

Et pour terminer, j'ai envie de vous laisser le choix entre deux mots. « Zut » ou « zen ».

C'est la même chose...

UNE AIRE DE JEU

Un abécédaire irrévérencieux de Michel Moret

A

Abeille	Il faut quatorze mille heures à une abeille pour produire un kilo de miel, le même temps qu'à un écrivain pour écrire un roman de deux cents pages (les deux ont à peu près la même valeur matérielle).
Agonie	Ne survient jamais au bon moment, toujours trop tôt ou trop tard.
Aimer	Parce que.
Air	Jamais assez pur.
Aire	Propice à la liberté.
Amour	Le cinquième élément, aussi important pour la survivance humaine que l'eau, la terre, l'air et le feu.
An	Se renouvelle trop souvent.
Âne	Animal sacré, non seulement parce que son haleine avait réchauffé le corps d'un bébé célèbre, mais parce que nous nous sommes tous retrouvés un jour dans sa peau.
Ange	Connu pour son sexe.
Angoisse	Moteur de l'individu.
Argent	Sans lui, pas de Suisses. L'adage est toujours valable.

B

Baiser	Combien en donne-t-on et en envoie-t-on en une seule journée dans l'humanité ? Le jour où l'on ne baisera plus, ce ne sera pas seulement la fin des haricots !
Baleinier	Spécialiste du corsage.
Bêtise	Résiste à tout.
Bise	Vent froid ou vent chaud selon les circonstances de la vie.
Bombe	Si on en était resté à la bombe sexuelle, la planète serait moins souffrante.
Bouquiner	Couvrir la femelle en parlant du bouc.

C

Cahier	Bloc de feuilles vierges sur lesquelles on apprend aux enfants à écrire le mot liberté.
Calumet	On a commencé par supprimer la paix et maintenant on veut supprimer le tabac.
Carte	La dernière est la bonne.
Chair	Sans prix.
Cheveux	Quand une femme se touche les cheveux, se retouche les cheveux, se défait les cheveux, cela veut dire que...
Chien	Animal peu sympathique qui ressemble souvent à son maître.
Choucroute	Plat du pédaleur.
Christianisme	Religion ancienne aux mœurs barbares. Quelques exceptions confirment cette règle générale. Disparaîtra par manque d'amour.
Ciel	Malheur à ceux qui ne savent pas compter jusqu'à sept.
Cochon	Se fait manger des oreilles à la queue.
Comédiens	Certains les aiment lorsqu'ils représentent le réel à la perfection et d'autres quand ils font rêver. Peuvent tout se permettre, sauf d'être médiocres.
Confessionnal	Lieu sombre où l'on s'adonne à une pratique religieuse et thérapeutique consistant à tirer les vers du nez.
Croire	Le besoin de croire, en Dieu par exemple, est aussi vieux que l'homme, mais le fait de croire n'est pas une valeur en soi. Juste un besoin irrésistible de croire.

D

Dé	Comme déterminant.
Démocratie	Il y a eu la démocratie athénienne, puis la démocratie anglaise, la soviétique, la française, l'helvétique, la russe, l'américaine, la texane... Le même système peut être vécu différemment. Le puissant pense que sa conception démocratique est la bonne. Winston Churchill estimait que la démocratie est le moins mauvais système, malgré toutes les entorses qu'elle subit. Dans les faits, c'est quand elle a disparu qu'on la regrette.
Destin	Plus j'y pense, moins j'y comprends. Laissons cela aux astrologues.
Diable	Se plaît à être le maître du désir.
Dieu	Se fait désirer infiniment.
Douceur	Douce heure.

E

Enclume	Outil du forgeron (qui fascine les hommes politiques) qui résiste à tout, même aux coups de marteau.
Enfer	Lieu chaud. André Gide disait que l'on y rencontre des gens intéressants. On a tous des amis qui séjournent là-bas.
Esprit	Ce qui vit perpétuellement et en plus dans une totale liberté puisqu'il souffle où il veut. Victor Hugo utilisa magnifiquement ce mot : « Je suis l'esprit vivant au sein des choses mortes. »

F

Faim	C'est elle qui justifie les moyens.
Femme	Sa beauté réside dans sa lumière et son attrait dans sa démarche.
Fou	Mon ami.
France	Pays ivre de mots

G

Garce	Belle quand elle est inapprivoisée.
Gifle	Mot utilisé à tort et à travers par les mauvais journalistes.
Glacier	Sublime, mais éphémère.

H

Homme	Animal récent. Le prochain modèle aura des ailes. Comme la pie, il restera attiré par ce qui brille.
--------------	--

I

Islam	Religion ancienne née à l'orée du désert enseignant un savoir-vivre qui, au fil des siècles, a perdu de son actualité et de son efficacité. Disparaîtra comme les autres par manque d'amour.
--------------	--

J

Jeunesse	Période ne durant que le temps de la rose où l'on jouit peu de l'éclat de la fleur et où l'on se blesse souvent avec les épines.
Judaïsme	Religion ancienne dont les lois sont nombreuses et souvent obsolètes. Disparaîtra comme les autres par manque d'amour.

K

Kamikaze	Dangereux obsédé sexuel qui ne pense qu'aux filles de l'au-delà.
-----------------	--

UNE AIRE DE JEU

Kangourou	Animal aimant le livre de poche.		
Karité	Arbre voué à la beauté.		
		<i>L</i>	
Lait	Legs à la nouvelle génération.		
Liberté	On en rêve plus qu'on en jouit.		
Lois	Moins elles sont nombreuses, plus elles sont respectées.		
		<i>M</i>	
Marges	Sans elles, les livres seraient illisibles et le monde irrespirable.		
Mensonge	Si le crime peut être considéré comme l'un des beaux-arts, le mensonge aussi. Mais pour exercer cet art, il vaut mieux avoir une bonne mémoire.		
Miroir	Reflet d'une réalité indiscutable, mais que chacun perçoit différemment.		
		<i>N</i>	
Natel	Petite boîte ruineuse utilisée essentiellement pour lutter contre l'ennui.		
Neiges	Celles d'antan étaient éternelles.		
Non	Le premier mot que l'on prononce et parfois aussi le dernier.		
Nuit	La mille deuxième est réservée au repos du guerrier.		
		<i>O</i>	
Odalisque	Celle qui m'attend.		
Oies	Blanches ou pas, elles mijoteront toutes un jour.		
Oiseau	Notre meilleur messager. Celui qui nous a enseigné la musique ?		
		<i>P</i>	
Païen	Ce n'est pas facile de devenir un païen après quelques siècles de bourrage de crâne, de bourrage d'âme. Mais son mérite sera récompensé si l'on croit l'écrivain allemand Jean-Paul : « Les païens arrivent au ciel en passagers clandestins, à l'insu des théologiens postés aux frontières. »		
Paix	On la signe de temps en temps, mais on ne la fait pas souvent.		
Passion	Cure d'amaigrissement.		
Pasteur	Expert en moutons.		
Pensée	Fleur de l'esprit qui épouvante les tyrans et les imbéciles.		
Poussière	Notre devenir.		
		<i>Q</i>	
Queuter	Pour atteindre son but, il faut queuter avec douceur dit le joueur de billard.		
Quincaillière	On va chez elle pour satisfaire des désirs très divers.		
		<i>R</i>	
Racisme	Maladie dont on n'a pas trouvé le remède pour l'éradiquer ; face à cette impuissance, l'homme a créé des lois inadaptées. Trop souvent on s'attaque à ses conséquences plutôt qu'à ses causes. L'exclusion a de beaux jours devant elle.		
Raison	Ce qu'il y a de plus utile à l'homme, mais n'apporte pas le bonheur.		
Religion	Apporte parfois l'amour et la consolation, mais le plus souvent la haine et le préjugé. On peut vivre sans elle. Et avec un zeste d'humanité en plus.		
Rêve	Il y a ceux qui rêvent de guerre et ceux qui rêvent de paix, ceux qui rêvent d'argent et ceux qui rêvent de justice. En fin de compte, l'humanité vaut ce que valent nos rêves.		
		<i>S</i>	
Sable	Le grain de sable, comme le terroriste, donne un sens à la machine en mettant en évidence sa précarité.		
Sang	Le groupe sanguin est plus essentiel à notre survie que notre appartenance nationale ou religieuse. Un jour ou l'autre nous pourrions avoir besoin du sang de notre ennemi. Cela démontre que, pour vivre, nous avons besoin des autres -d'où l'intérêt de la vie. Cela démontre aussi l'aberration de toute discrimination.		
Savoir	Selon les taoïstes, le savoir ne sait pas. Il n'y a que les sots qui savent.		
Secte	Groupe de personnes émotives dépourvues d'humour et de sens critique.		
Sexe	Tout le monde ne pense qu'à ça, même les anges.		
Soie	Caresse mieux la peau que la peau.		
Soif	Trop souvent les auteurs laissent leurs lecteurs sur leur soif.		
Solitude	Suissitude.		
Soutien-gorge	J'hésite entre deux définitions : celle de Céline : « mentir comme un soutien-gorge » ou, vérité trop voyante.		
Sujet	Souvent mauvais. C'est « un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme. » disait Montaigne.		
Susceptibilité	Ne concerne que les autres.		
		<i>T</i>	
Tabac	Se souviendra-t-on de sa couleur ?		
Temps	Une vie ne permet d'en connaître qu'un tout petit bout.		
Terre	Boule mise en danger par l'homme, mais elle aura le dernier mot.		
Terroriste	Rebelle difficile à identifier et ivre de nos viles pensées ; son existence ne dépend que des fantasmes du terrorisé.		
		<i>U</i>	
Un	Début de la fin		
Utilité	Entre l'utilité et la futilité la différence n'est pas toujours évidente.		
		<i>V</i>	
Vénus	Plante carnivore		
Ver	Petit animal allongé, nu, toujours solitaire et qui se reproduit mystérieusement.		
Vierge	Qui n'a pas encore été exploité(e).		
Vin	Boisson divine qui n'a pas été créée pour Dieu.		
		<i>W</i>	
Wagon	On est rarement dans le bon.		
		<i>X</i>	
Xénophobe	Se reproduit comme le rat. Vit comme le rat en craignant la lumière.		
		<i>Y</i>	
Yeux	Deux		
		<i>Z</i>	
Zénith	Mieux vaut ne jamais être au zénith de sa gloire car les lendemains n'aspirent qu'à déchanter.		
Zidane	À trop vouloir sauver la France, il a perdu la boule.		
Zigzag	Parcours emprunté par le voyageur sans objectifs ou par le lecteur d'un abécédaire !		

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Réimpression des nouvelles italiennes de Jacques Mercanton

La Sibylle

Préface de Brooks Lachance – Collection L'Aire Bleue

La poésie affleure sans cesse dans ces nouvelles, que les Editions de l'Aire ont eu la bonne idée de rééditer.

Nous avons perdu l'habitude de demander à un texte de prose narrative autre chose qu'une intrigue bien ficelée, des personnages à la psychologie originale ou des idées ingénieuses. Ici, nous avons affaire presque à de la prose poétique : agencement mélodieux des mots et des phrases, volonté de *donner à voir* ce qui parfois échappe aux confins du visible. En témoigne la manière dont débute la première nouvelle, la méditation sur l'Italie « pays de la mort », puis la description de la lagune de Chioggia, débouchant sur l'évocation de cet état entre veille et sommeil « qui est peut-être l'état des Bienheureux » (on aura deviné les prémices de *L'Été des Sept-Dormants*, le roman composé peu après). Le narrateur laisse entendre par tous les moyens que l'essentiel n'est pas dans les événements relatés mais dans une certaine manière de voir le monde, ce que Proust appelait *le style*.

Et pourtant, que d'anecdotes, relevant parfois du fait divers, voire du grand guignol ! Telle, dans « Une figure dans la nuit », cette histoire du galant de M^{me} Buoniauti « trouvé étranglé dans un bouge », digression tout à fait superflue par rapport à l'intrigue principale. On songe parfois au Stendhal des *Chroniques italiennes* ou de la *Chartreuse*. A bien y réfléchir, il s'agit là d'une autre forme de poésie, l'*andante*, l'allant de l'inspiration romanesque, ce que Mercanton appelait *le génie de la narration* et qu'il opposait aux tentatives contemporaines de s'affranchir de la narrativité. L'inspiration « italienne » serait-elle propice à la prolifération des péripéties, à la rapidité de l'action, qui pousse jusqu'à l'adoption d'un style elliptique ? Dans ces nouvelles, la pause contemplative entre en tension avec une sorte de frénésie de l'événementiel.

En fait, les histoires sauvent le narrateur de sa dépression, l'empêchent de sombrer dans le ressassement mélancolique, source pour certains d'une poésie purement contemplative. Cité au tout début du texte, la *melancholy fit* de Keats (ce pur poète lyrique voué à une fin précoce) est vite abandonnée au profit de ce « sentiment raisonnable » qu'est « l'angoisse de la mort », « et l'Italie est le pays de la mort ». L'Italie de Mercanton est cet espace fantasmé où les êtres vivent jusqu'au bout leur destin tragique plutôt que de le traîner avec eux année après année, comme le fait le narrateur. Dans la première nouvelle, il n'en faut pas plus que trois ans pour sceller le destin des Fumi, alors que le narrateur (accompagné parfois d'un mystérieux « compagnon ») en est encore à louer la même chambre dans le même hôtel comme si rien n'avait changé pour lui. On a bien le sentiment d'une vie vécue par procuration, qui est peut-être une source de la créativité romanesque. Voyeur dans la première nouvelle, puis visiteur curieux ou ami des personnages principaux, le narrateur est avide de ces récits, au point de régler son voyage sur eux et, parfois, de retourner obstinément les voir pour leur arracher leur secret.

L'Italie est ici d'abord un lieu où les êtres se livrent dans leur vérité. Le voyageur évite les grands centres urbains, Milan, Venise, Florence, Rome ou Naples, pour hanter les régions décentrées encore relativement peu visitées dans les années soixante-dix. La Vénétie, le Trentin, Spolète en Ombrie, la Campanie, puis (retour vers le Nord) les Abruzzes : une topographie se dessine qui n'est pas celle des constructions humaines ni des sites naturels, mais des personnes ; contribution italienne à cette sorte d'Europe secrète que les autres œuvres de Mercanton étendent vers l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, la France, la Tchèque et la Russie (avec l'absence notable de la Suisse, si l'on excepte l'Engadine). Ces provinciaux nobles ou d'origine humble, tous déclassés d'une manière ou d'une autre, « se sentent marqués, dit Mercanton, par des événements du passé dont souvent l'étranger ne mesure pas l'importance. »¹ Ainsi, « L'exilé de Grado », qui se déroule dans la région de Trieste, propose une méditation sur le déracinement occasionné par l'Histoire souvent tourmentée de ce lieu frontalier qui a appartenu tantôt à l'Italie, tantôt à l'empire austro-hongrois. On ne peut s'empêcher de penser à l'écrivain triestin Claudio Magris, cet autre explorateur de l'Europe secrète.

Entre ces stigmatisés de la vie et de l'Histoire, et le voyageur suisse, qui, comme c'était le cas de Mercanton lui-même, ne semble pas vouloir entendre parler de son pays, se tissent, au-delà de la curiosité trouble, les liens d'une reconnaissance qui se mue parfois en compassion. Tout se passe en sens unique, le voyageur ne se livrant pour ainsi dire jamais. N'empêche ! Même sans les premières lignes du recueil, on devinerait chez lui une difficulté à vivre qui, comme il arrive parfois, pousse les gens rencontrés à se confier. La conscience d'un destin commun les unit, comme elle unit tous les personnages.

En effet, le lecteur se rend compte, après avoir lu les premières nouvelles, que deux thèmes, liés, les traversent. Il y a d'une part la question de la filiation, de l'origine, sujette à malentendus tragiques. Tantôt le héros ou l'héroïne n'est pas l'enfant de sa mère, tantôt il ou elle en est l'enfant naturel et caché. Dans les deux cas, la mère voue à cet être mis à part une prédilection qui vire à la passion. Quant



Photo G. Bosshard

à l'autre thème, il s'agit de la rivalité entre femmes. Au carrefour de ces deux motifs, la question de la maternité, de la possessivité et de la jalousie qu'elle implique, traverse tout le reste de l'œuvre.

Dans « La Sibylle de Cumes », « Une sainte » et « Visite d'un dieu », la femme coïncide chaque fois avec une figure sacrée. Au-delà du travestissement, de l'imposture ou de la projection du personnage principal, cette identification de la femme avec le sacré prend tout son sens si l'on songe que, du fait qu'elle peut enfanter, elle est détentrice d'un pouvoir de vie et de mort. D'où la tentation de la possessivité et de la jalousie, que la femme cherche à exorciser par l'identification à une figure sacrée, dont la Vierge Marie, dans « Une sainte », constitue le modèle.

Dans les deux dernières nouvelles, l'enjeu de ce pouvoir sacré est la sexualité. La femme est celle qui peut lier ou délier l'adolescent aux prises avec ses pulsions. En cela, elle coïncide bel et bien avec l'Eglise, dont Mercanton, par la bouche du héros de « Visite d'un dieu », fustige les interdits pour lui opposer la femme toscane, allégorie de la véritable Eglise. Dans le dernier texte, la mère et l'autorité des prêtres se liguent contre un amour homosexuel, provoquant un drame. L'œuvre se termine sur une tonalité résignée mais non désespérée, qu'il est intéressant de comparer avec le début du recueil. C'est comme si, d'entrevue en entrevue, la traversée des formes que peut prendre l'angoisse de la mort devait aboutir à cette ultime rencontre avec Fulco Giordani, l'homme parfaitement résigné, en qui le narrateur se reconnaît implicitement et par la médiation duquel il vit quelque chose comme une délivrance.

*

Au fil de ces nouvelles, l'auteur brosse donc, à petits traits, tout un tableau de la condition humaine, en même temps, bien sûr, qu'il exprime ses obsessions fondamentales de la sexualité et de la mort. Plus qu'une ébauche de la grande fresque que sera *L'Été des Sept-Dormants*, ce recueil, où la moindre phrase paraît ciselée, en est si l'on veut le « concentré », la miniature. Art de la concentration pour évoquer tout un monde peuplé de femmes hallucinées, d'érudits inconsolables ou résignés, et de jeunes gens égarés : Italie de poète où il est bon de retourner, le temps d'une lecture.

¹ Jacques Mercanton, *Œuvres complètes*, XI, Editions de l'Aire, Lausanne, 1986, p. 46.

Maurice Chappaz, Léo Frobenius *Orphées noirs*

Préface de Jacques Chessex

Orphées noirs est constitué de deux contes populaires africains rapportés par l'anthropologue allemand Leo Frobenius. La lecture de ces textes a eu un effet déterminant sur Maurice Chappaz qui en a fait une présentation en 1955 dans la revue Pays du Lac, dirigée par Jacques Chessex. Aujourd'hui, Maurice Chappaz se penche encore sur ces contes et nous en donne un nouvel éclairage. L'ensemble est préfacé par Jacques Chessex qui saisit l'occasion de décrire le climat intellectuel et littéraire des années cinquante, et de rendre un vibrant hommage à l'auteur du Testament du Haut-Rhône, qui a fêté en décembre 2006 son nonantième anniversaire. Quelques extraits de la préface de Jacques Chessex permettent ici de mesurer l'ampleur de cette aventure créatrice.

« Entrer dans le texte de Maurice Chappaz, c'est rencontrer deux phénomènes qui puissamment constituent l'unité de l'œuvre : un pays, le Valais, et une langue pour le dire. « Le Valais est une haute vallée de l'Inde. »

« Encore faut-il comprendre, au moment où il entreprend d'écrire son œuvre, à la fin des années 30, et quels que soient le réalisme du jeune auteur et son attention au détail chargé de sens, que le Valais de Chappaz est d'abord une vision, une immense image suspendue au-dessus du désordre et de l'incohérence du monde, et un formidable réservoir d'énergie qui suscitera et portera la poésie tout au long d'une longue vie de créateur et de témoin. Energie sonore, plastique, mythique, religieuse, où l'incantation règne, animée et soutenue par toutes sortes de libertés : interjections, appels, prières, récits, récits dans le récit, colères polémiques, élégies, haltes, – une variété de voix, de tons, d'angles d'attaque ou d'écoute, une diversité rhétorique à la limite de la clownerie et de la satire. Mais une puissante présence fédère cette richesse, la tient, la relie, en même temps qu'elle la fait jaillir.

« Cette force, c'est l'extrême concentration d'un inspiré, qu'il soit en mouvement ou immobile, qui connaît, utilise et fait vibrer tous les instruments de son orchestre, les vents, les cordes, les percussions, les distribuant avec une science prodigieuse, à la fois naïve et ornée, rieuse, tragique, volontaire, et un pouvoir d'invention toujours à la fraîcheur d'aube.

« Quand j'ai connu Maurice Chappaz, en 1954, il venait de publier *Le testament du Haut-Rhône*, prenant pathétiquement congé d'un pays qui sombrait, en ce temps-là, dans la modernité et le fric. Il était sur la crête entre deux mondes. Le Valais ancien, édénique, suspendu pendant des siècles loin des saletés, des magouilles bétonnées, et le champ de bataille moderne des affairistes et des voleurs, « les maquereaux des cimes blanches », comme les dénonçera son pamphlet de 1976. En 1954 Chappaz était un homme partagé, c'était en lui comme une douleur physique, constante, l'Eden natal cédait, sombrait, l'enfer tentateur gagnait le pas. Où la poésie ? Où le poète ? Il n'y avait plus de place pour lui, le chanteur, l'incantateur d'un monde qui désormais ne serait plus. Et puisque l'Origine cédait, et avec elle toutes les vertus originelles de la Beauté, l'inspiré très malheureux, qui avait cru dans sa naïveté leur vouer sa vie comme on entend définitivement une vocation absolue, le voilà piégé, l'inspiré, le voilà refait le poète, et trahi, désolé, pillé, plumé, par les complices du diable qui violent et mettent en coupe le pays de la première naissance.

« De là *Le testament du Haut-Rhône*, en 1953, admirable élégie violente, tendue comme un lamento, de l'abandon et de la perte. Je ne connais aucun chant moderne qui dise aussi aigüment la chute d'un monde et son enfoncement désespéré dans l'oubli.

« De là, aussi, la persistance d'une colère contre les nouveaux maîtres du sol. En 1968, quinze ans après *Le Testament*, c'est *Le match Valais-Judée* où Chappaz règle ses comptes avec le Mal. Livre furieux, drôle, foisonnant. Mais c'est en 1976, vingt-trois ans ont passé depuis l'adieu au pays perdu, que paraît le pamphlet le plus incisif que le Valais a jamais eu à lire contre les salisseurs et perversisseurs du territoire : *Les maquereaux des cimes blanches*. [...]

« Poèmes et proses mêlés composent le livre : satires, fables, exemples, aveux, récits brefs, sentences. Le ton est divers, lyrique, drôle, prophétique. Maurice Chappaz plaide et stigmatise, il se montre tour à tour cocasse, rageur, goguenard, matois. C'est qu'on lui abîme son pays... Dès lors une ruse naïve préside. Une complicité de paysans lie l'auteur et les victimes du grand bazar. Libre et impliqué, distant et emprisonné, le poète invective et taille dans la foire d'empoigne où il reconnaît ses semblables avec un étonnement comique. [...]

« En 1953, Jacques Chessex avait fondé Pays du Lac qui, dans son projet, « allait être un cahier de poésie, un lieu privilégié, voué à la seule création et mise en valeur de textes de poètes jeunes et aimés ». Maurice Chappaz donna plusieurs textes à Pays du Lac.

« En 1955, toujours dans Pays du lac, cette introduction au *Luth de Gassire* dont la découverte, Chappaz le dit clairement aujourd'hui, lui a sauvé la vie en le faisant croire à nouveau au pouvoir de la poésie. C'est l'origine de ce texte, *Le petit luth romand*, où le poète effrayé de sa condition inutile et absurde dans le monde moderne, tend l'oreille et surprend des sons, des accords, une voix, qui le redressent et l'assurent. Pouvoir des Orphées noirs, accourus à travers l'espace et le temps, accourus au secours des poètes de la Suisse romande et là, du plus grand d'entre eux.

« C'est qu'il y a eu drame, il y a eu violence contre l'âme et le cœur de ce poète. Rappelez-vous Chappaz en 1953 : « Que l'étoile qui pèse sur moi s'élève et me délivre. » Mais c'était une étoile noire. Le monde s'est refermé, s'est refusé à cette poésie. Pas de place dans la grande braderie du siècle pour le chanteur, pour l'officiant ! « L'angoisse m'a figé comme un stylite sur les débris confus de ma propre âme. » Premiers mots, constat terrible, d'un chapitre du *Testament*. Car en 1953, en 1954, Chappaz se retrouve seul et démuné, « au désert », insiste-t-il, pas de métier utile, pas d'argent pour faire vivre sa famille ; et même sur la poésie, surtout sur elle, responsable de tant de dérélition, le



doute s'installe. Encore le constat, dans *Le petit luth romand* : « Le sentiment de la beauté je le vomirais bien si cela devait le faire glisser dans un vrai métier, un métier de vivant. Car l'inspiration est une honte. »

« Il doit avoir vécu des circonstances particulièrement culpabilisantes, le jeune auteur du *Testament*, qui écrit ces choses graves. « Impasse totale » avait-il sombremen résumé. Sans aucun moyen de subsistance pour sa famille et pour lui, donc sans l'estime des siens, rejeté, proscrit, souvent en fuite ou disparaissant, et ressentant ce rejet comme un déni qui aggrave.

« C'est alors, en 1955, que le *Luth de Gassire* agit comme preuve de la poésie toujours possible, et l'accueil de *Pays du lac* comme une gorgée d'air frais, d'air buvable dans le dur désert. [...]

« Qui est-ce qui a la taille, ici, d'un poète européen ? Qui peut mêler dans ses poèmes la gravité et la douceur, le divin et le profane, la réflexion du Père abbé et le rire d'un curé de village, les abrupts et la drôlerie de Shakespeare, la satire et la caresse, la réserve feutrée et le coup de gueule, la plus haute finesse et parfois le geste dru ? Ce poète, c'est Maurice Chappaz. Le seul de nos lyriques, – je veux dire, des poètes nés en Suisse romande entre 1914 et 1930, la génération d'après Roud –, à avoir la stature et la richesse spirituelle capables de rejoindre pleinement le concert

européen où parlent Pasolini, Antonio Ramos Rosa, Ilse Aichinger, Roberto Juarroz ou Démosthène Agrafiotis. L'Italie, le Portugal, Vienne, l'Espagne, la Grèce.

« Il faut être fou pour être un grand poète. Les poètes romands modernes ne sont pas assez fous. Le luth de Gassire ne les énerve plus assez. Ils sont mous, trop savants, faux-modestes. Les rares fous, les vrais saints ?

« Le seul vrai fou, aujourd'hui, c'est Maurice Chappaz. Capable, comme Tristan, de jouer au fou par amour et par tactique d'amour. Capable comme Hamlet, de jouer au fou pour reconquérir le territoire. Mais ici l'Oncle Wiking s'est substitué au compact du roi-père : les promoteurs, l'Etat, autant de figures de l'Usurpateur par lequel pourrit le royaume.

« Une folie qui coûte cher à Hamlet-Chappaz, dans les années 70, où sa fureur le met au ban : partout les hérauts de l'ordre établi proclament son aveuglement, ses obsessions, sa bizarrerie, sa saleté pour eux évidente. 1976 : « Le Valais a sa gangrène et son cancer, c'est Maurice Chappaz. » « La montagne a accouché d'une sale bête puante... » « Chappaz s'accroupit pour ses besoins dans la position de l'embryon déféquant sur les Alpes. »

« Je parle de la poésie de Chappaz, aussitôt j'ai son goût de miel de forêt dans la bouche et dans la tête ses images, ses rythmes rafraîchissants et saugrenus, ses tensions, ses saccades, ses étranges césures, soudain cette pleine voix, du Jardin d'Eden jusqu'à nos verts et obscurs pâturages à nous. Ce chant virgilien, bucolique avec le seigle, le taureau, l'étoile, le son est porté par une cathédrale de rocs, l'hymne monte du choeur, soutenu et répercuté par un vaste pays biblique et nègre.

« De qui peut-on en dire autant, dans la poésie d'aujourd'hui ? Chappaz est notre Claudel, et notre énergumène dépenaillé en clochard au coin de la place un jour de foire. Une poésie extraordinairement habile et savante, mais elle se donne l'air, comme la trompette de Louis Armstrong, d'être toujours à la recherche de ses moyens : pour l'attaque juste, avec cet étonnement à trouver la veine, le nerf, la nuance, la voix où la poésie surgit et règne. Cherchant et trouvant son rythme dans une grammaire têtue, et immédiatement chantable et dansable.

« Enfin si simple, le phénomène ? En vérité, cette poésie repose sur une assiette profonde et forte, et elle s'élève naturellement, comme l'improvisation sur les harmoniques du blues, à l'allégresse fraîche et triomphante de la pure note tenue et vibrante au sommet de la voûte.

« Je relis *Office des morts* et *Tendres campagnes* : leur fine vigueur m'envahit, le message m'est donné comme par surcroît, après l'inépuisable émerveillement du poème au mystère d'exister et de perdre la vie, de se souler d'images et de gravité, de s'abîmer dans la contemplation, de hanter l'Être. Élégie des paysages de la terre et de l'âme, chant pratique et sublimation ! Et la liturgie du Secret, cet *Office* gnomique, à réciter par tous les temps à quelques tombes. La plus haute vertu poétique, et le siècle balayé de violence peut frapper, huer, la voix de Chappaz égrène les paroles jamais finies dans notre nuit secouée.

« Car nuit, jour, aube, crépuscule, ce n'est plus la seule vallée de la Bible, le Valais idyllique des premiers poèmes, qui bascule dans le mépris et le chaos. C'est l'être même et le monde qui croulent – ou qui crouleraient dans notre cœur, notre esprit, notre âme, si la poésie encore une fois ne *sauvait*. Vous le savez, Orphées qui chante encore comme le merle devant les ruines. Toi Maurice, dans ton grand âge frais, et vous les poètes de mille ans revenus de vos déserts, réponse limpide. »

Jacques Chessex

Orphées noirs – 120 pages – Frs. 15.–

Un post-scriptum de Maurice Chappaz

Le petit livre de Chappaz a suscité débats et discussions au Collège de St Maurice. Maurice Chappaz a donné une réponse écrite au Chanoine de l'Abbaye dont nous avons édité un tiré à part de 300 exemplaires sous le titre provocateur : *Hors de l'Eglise pas de salut*. Il sera vendu dès le 01.05.07 au prix de Frs. 10.–.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Saluons le retour de Roland de Muralt

Les Cahiers Mendel

La première moitié du XX^e siècle reste une période historique qu'il n'est toujours pas aisé d'affronter, c'est pourtant dans ce face-à-face douloureux que nous entraîne Roland de Muralt avec *Les Cahiers Mendel*. Dès l'avant-propos, l'auteur nous précise ce qui était attendu de ce siècle : *Il aurait, disait-on, fière allure et serait résolument moderne*. En refermant le livre, cette phrase remonte en mémoire avec une ironie cinglante. La *fière allure* se révèle surtout dans la dimension de l'horreur, au service de laquelle les progrès techniques de la modernité furent en grande partie consacrés. Les trajectoires de vie des personnages décrites dans le roman, déterminées par les événements historiques de l'époque, appartiennent en tout état de cause à une modernité qui ne fut pas celle que l'on avait espérée. Naïve, mais nécessaire espérance de l'homme qui lui fait imaginer des jours meilleurs dans le prochain siècle, le prochain millénaire...

Lorsque la famille Mendel quitte Lublin pour la France, on peut imaginer que c'est bien cette conviction qui la pousse à l'exil, cette inébranlable idée, tourment et exaltation des minorités marginales, qui veut que par la seule grâce du déplacement géographique les problèmes soient résolus. Le risque que les Mendel ne peuvent imaginer, parce que voilé par l'espoir d'une amélioration des conditions de vie, c'est celui qu'encourent toutes les familles d'exilés : des enfants qui grandissent dans un milieu si différent du leur qu'ils échappent aux projets échafaudés pour eux, car les parents sont aussi impuissants à gérer les remous de l'Histoire que les parcours de vie qu'emprunteront leurs descendants. Des enfants Mendel, cinq sont nés en Pologne, entre 1891 et 1899, et le dernier à Saint-Ouin en 1913. L'aîné, Elias, poète et conteur, la tête pleine de projets que le vie ne lui laisse pas le temps de réaliser, meurt au *Champ d'Honneur*, engagé volontaire dans une guerre où sa mission première est de raconter à ses camarades de tranchées l'histoire de l'humanité. Avraham, son frère, devenu un révolutionnaire communiste à l'insu de sa famille, s'en va en Union soviétique, où son rêve prend fin dans un camp de Carélie lors d'une tentative d'évasion. Nathan, le raisonnable, accomplit une carrière commerciale ; en poste à New York en 1939, il y passe la guerre, réglant autant que possible ses actions sur un principe moral. Zénia, l'aînée des filles, quitte sa famille très jeune, pour suivre un amant jusqu'à Alexandrie. Son corps, dont elle a le sentiment que c'est une marchandise, devient son instrument de combat, alors que de retour en France, elle s'engage dans un réseau de la Résistance et, qu'au prix de sa vie, elle tente de sauver son petit frère David arrêté par la Gestapo et sa sœur Hannah. Cette dernière, convertie au catholicisme, devenue religieuse, survit à la guerre, meurtrie à jamais par la disparition de David. Ainsi brièvement résumée, l'histoire des Mendel nous rappelle que le drame ne fut pas un cas d'exception, mais qu'il constitua la destinée d'innombrables individus.

Le lecteur a le sentiment d'être lui-même en présence de documents ayant échappé à la destruction, épaves qui auraient survécu au cataclysme et qu'on tente de mettre bout à bout pour leur faire dire qui furent ces femmes et ces hommes, pour comprendre comment advint l'impensable. Cette structure constitue d'ailleurs une des forces du roman. Chacune des vies est narrée sous forme de biogra-

phie personnelle, l'auteur ne développant que les faits jugés essentiels. Les personnages, à la fois révélés et masqués par l'absence d'anecdotes, deviennent des figures emblématiques, mais laissent deviner cette part du vivant qui nous échappe, que l'on ne fait que pressentir, que l'on doit imaginer, comme lorsque l'on est en présence de traces de disparus qui n'ont pu laisser derrière eux que des bribes de leur histoire : photos piquées ou billets manuscrits. On connaît au préalable l'issue de la tragédie, ce qui affecte notre pensée, c'est la façon dont ces êtres font face à leur destin. Mais le roman n'est pas non plus une suite de biographies, car à ces tranches de vie sobrement relatées s'entremêlent des lettres, des dialogues, des rencontres. Une partie des événements nous sera dévoilée en fin de volume, par la transcription des Carnets de Hannah, le rouge, journal de réflexions et le brun, destiné à David, dont il ne pourra jamais prendre connaissance.

Comme en réponse à ces vies douloureuses, l'autre versant du roman est placé sous le signe de la parole, celle des poètes qui eux aussi font l'Histoire, non pas celle, factuelle, des crimes, mais celle de la pensée. Ainsi apparaît le fantôme de Shakespeare, errant dans les ruines du siècle, répétant *ce qu'il avait dit du sien, à savoir que la vie humaine n'était décidément qu'un monde de fous* ; ainsi surgissent Apollinaire, à quelques tranches peut-être d'Elias, et les vers de Rimbaud que calligraphia sur le corps de Zénia le seul homme qui l'ait vraiment aimée. Mais quels mots mieux que ceux de Mandelstamm peuvent traduire l'incrédulité de la victime : « *Les lèvres de l'homme, quand elles n'ont plus rien à dire, gardent la forme de la dernière parole prononcée* ». La fin du livre nous éclaire peut-être sur la seule issue possible *pour réinventer le difficile espoir, mettre de l'ordre dans ce qui était chaotique, fragmenté, hétérogène et finalement donner un sens à l'absurde*. Dans l'ultime dialogue, l'épouse de Nathan se demande *quelle est la vérité du souvenir quand il n'est pas accompagné d'un acte de création*. La réponse d'Hannah : *Nous l'ignorons tous*.

La force du propos tient encore à la façon dont l'auteur s'exprime. Le texte, clair et sobre, laisse parfois échapper des élégances révélatrices d'une virtuosité qu'on modère. Cette réserve même émeut : il n'y a que ça, que ces faits à dire, que ces lettres à monter, que ces paroles de poètes à citer. La lecture procure alors cette sorte de vertige que l'on ressent dans le musée juif de Liebeskind à Berlin : le dépouillement et la retenue crient silencieusement.

Pourquoi ce livre et pourquoi maintenant ? Sans pouvoir préjuger des motivations profondes de l'auteur, on sent qu'il était nécessaire, parce qu'encore et encore, il nous faudra évoquer les anonymes victimes, nous confronter au mal ineffaçable, malgré ou à cause des années qui passent, car la mémoire et l'oubli demeurent solidaires jusque dans leur antagonisme. Le cataclysme qui détruisit tant de vies humaines nous laisse à jamais orphelins de tout ce pan culturel qui appartenait à l'Europe depuis des siècles. Qui nous rendra la culture yiddish, les œuvres dont nous avons été privés parce qu'on extermina leurs auteurs avant qu'ils ne puissent les créer ? Nous ne savons même pas de quoi nous avons été dépossédés.

160 pages – Frs. 27.–

Roland de Muralt

Les Cahiers Mendel



Photo D. Bovard

Roland de Muralt est l'auteur de récits, d'essais et de romans. Il a dirigé pendant cinq ans la revue littéraire Ecriture.

Les voix de la famille Mendel évoquent le chaos dans lequel l'Europe fut plongée durant la première moitié du XX^e siècle. Chaque membre de cette famille, ballotté au gré des événements comme tant d'autres, anonymes ou célèbres, innocents ou coupables, mais qui n'étaient pas, eux, des personnages de fiction, trébucha dans la nuit oppressante avant de s'y perdre.

Anne Rivier

Ecrivain d'amour



Anne Rivier est née à Bienne en 1947. Etudes à Neuchâtel, puis quatre années en Iran dans un projet de développement auquel participe son mari. De retour en Suisse, elle vit successivement à Berne, La-Chaux-de-Fonds, Genève et à Lausanne.

« Le pasteur Jean-Paul Wermeille est décédé le 28 septembre dernier, vers huit heures du soir, fauché par un infarctus dans son jardin potager. Sa femme Alice l'a découvert à l'aube, le nez piqué dans une des laitues pommées qui faisaient sa fierté. En soi, l'absence de son mari ne l'avait pas alarmée outre mesure, le ministre ayant l'habitude de découcher sans l'avertir. Le village entier était au courant de la liaison qu'il entretenait avec Madame Julie Cachelin, secrétaire communale, organiste bénévole et néanmoins peu talentueuse de l'église de M. Cette jeune femme attachante accompagnait souvent le pasteur Wermeille dans ses voyages en Terre Sainte, voyages collectifs qu'il organisait et animait chaque année avec l'enthousiasme et l'érudition qu'on lui connaît. Jean-Paul Wermeille laisse une veuve de cinquante-trois ans, une fille de vingt-quatre ans, une maîtresse de trent-huit ans et un vide de quelques bons mètres cubes dans l'existence de ses fidèles paroissiens. Que notre Sauveur, dans son Infinie Miséricorde... »

84 pages – Frs. 25.–

Pierre-Yves Maillard *Temps de lutte*

Réflexions et entretiens avec Philippe Le Bé

Pierre-Yves Maillard est l'un des hommes politiques suisses les plus médiatisés. Dès qu'une élection se profile à l'horizon, qu'un sujet chaud annonce de jolies empoignades, les radios et télévisions l'invitent sur leurs plateaux. Non pas seulement parce qu'il est vice-président du parti socialiste suisse, mais aussi parce que son langage clair, concis et cohérent fait mouche. Que l'on soit d'accord ou non avec ce qu'il dit, c'est un régal de l'entendre défendre « la bonne cause », lui qui est tout le contraire de l'homme politique édreton, qui s'enfoncé au fur et à mesure que l'on tape dessus. Pourquoi, dès lors, écrire un livre politique, sous la forme d'un conte suivi d'un long entretien ? L'homme n'a-t-il pas tout dit, répété, ressassé, au fil de ses multiples interviews ? Ce serait illusoire de le croire. Pour la première fois, Pierre-Yves Maillard prend le temps d'arrêter le temps, de s'expliquer sur ses motivations les plus profondes. L'historien dans l'âme prend l'Histoire à témoin, comme un tremplin de lutttes, de souffrances et d'espoir, pour rebondir. Non pas toujours plus haut, mais toujours plus vrai.



Brique après brique, ainsi se construit la social-démocratie aux yeux de Pierre-Yves Maillard, définitivement allergique aux grands soirs suivis de petits matins qui déchantent. Il faut sans cesse remettre l'ouvrage sur le métier, ne jamais se décourager, même si la tentation de tout laisser tomber est grande. C'est le sens de Décembre, ce conte historique qu'il a cru bon d'écrire pour que la flamme socialiste allumée dans le passé ne s'éteigne pas dans la marmite planétaire du capitalisme triomphant. Décembre, c'est le début de l'hiver, le temps ou, dans l'hémisphère nord, la nature se met à vivre au ralenti. C'est le temps de l'épreuve, de l'attente. Sous terre, une nouvelle vie se prépare à germer. Apparemment, plus rien ne se passe. Mais en réalité, tout est à venir. La nouvelle met en scène un vieil homme et une jeune fille, Maria, qui s'écourent plus qu'ils ne se parlent, un soir de 31 décembre. Le récit s'adresse à tous ceux, et notamment aux jeunes générations, qui ne savent pas grand chose du socialisme, de son évolution depuis plus d'un siècle, de ses zones d'ombre et de lumière. Mieux qu'un discours, ce conte parle aussi bien au cœur qu'à l'intellect. Avec pudeur, il va puiser dans le tréfonds des convictions et aussi des doutes. Lesquels sont, probablement, une raison supplémentaire de croire. L'auteur n'a pas eu la prétention de créer une œuvre littéraire, mais seulement d'offrir un témoignage, simple et direct.

La force de Pierre-Yves Maillard, c'est sa simplicité et son authenticité. Deux ans après son entrée en fonction au Conseil d'Etat, le

1^{er} décembre 2004, il n'a pas sensiblement modifié son train de vie. Il conduit toujours des voitures d'occasion. Il aura attendu l'automne 2006 pour quitter son modeste appartement lausannois, au 10 de la rue du Maupas, pour un autre, un peu plus cosu. Le fougueux syndicaliste Maillard devenu notable à l'exécutif cantonal ne s'est pas embourgeoisé. Il est resté lui-même. Dans un monde où, plus que jamais, le dire et le faire se regardent en chiens de faïence, le constat n'est pas anodin.

Mais attention, que l'on ne se y trompe pas. L'homme, bien loin d'être naïf, est un fin tacticien et un redoutable stratège. Il aime le pouvoir. Non pour satisfaire une vaine gloire mais pour faire avancer des idées qui lui tiennent à cœur. Le fait, dès son arrivée au Conseil d'Etat, de ne pas signer des directives entraînant une baisse des normes sociales, le fait d'avoir pu convaincre ses collègues de renoncer à une deuxième tranche d'économie touchant les EMS, le fait d'avoir multiplié par 4,6 le budget d'insertion sociale en mettant la priorité sur les jeunes, c'est cela le pouvoir. « On est jugé sur son bilan », aime-t-il rappeler. Et quand il rencontre un jeune tout nouvellement engagé à la Migros ou dans un garage grâce aux programmes d'insertion, c'est un réel moment d'émotion. Dans ses habits de magistrat, à la découverture que tout était possible, à condition de savoir convaincre. « Personne ne vient au Conseil d'Etat en se disant : quoi que je fasse, ce que je propose ne passera pas. Ou, a contrario : quoi que je dise, cela passera. Nous avons tous notre chance ».

Ne jamais perdre le contact avec les gens. Savoir communiquer avec eux, quels qu'ils soient. Pierre-Yves Maillard est partisan de l'élection des conseillers fédéraux au suffrage universel direct parce qu'il sait que rien ne vaut la légitimité populaire pour développer le sens des responsabilités. La démocratie ne se marchande pas à coup de compromis et de manœuvres destinés à la sauvegarde de privilèges. Comment préserver cette relation avec les gens quand, devenu Conseiller d'Etat, on doit traiter quotidiennement une masse impressionnante de courriers et de dossiers, que l'on doit assister à des séances qui n'en finissent pas ? En étant conscient, pour commencer, de ses propres limites. Le ministre en exercice, qui vient de renouveler son mandat de vice-président du Parti socialiste suisse, ne tient pas à courir après la présidence du Conseil. « Porte-parole d'un parti et d'un gouvernement, ce n'est pas compatible ». La gestion des affaires sociales du canton de Vaud, c'est un travail à plein temps. Celui que ses adversaires présentent souvent à tort comme une personne « dogmatique » est en fait un homme très « réaliste ». Conscient que les belles démonstrations politiques sont suicidaires quand elles ne sont pas suivies d'effets, il apprécie particulièrement la chanson de Georges Brassens : « Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente ». Au bout du compte, c'est l'Histoire qui fait le tri de l'ivraie et du bon grain. Philippe Le Bé

180 pages – Frs. 29.–